

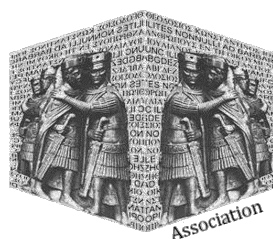
# REVUE DES ETUDES TARDO-ANTIQUES

Histoire, textes, traductions, analyses, sources et prolongements de l'Antiquité Tardive

(RET)

*publiée par l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT)*

ANNEE ET TOME III  
2013-2014



**Textes pour  
l'Histoire de  
l'Antiquité  
Tardive**

# REVUE DES ETUDES TARDO-ANTIQUES (RET)

fondée par

E. Amato et †P.-L. Malosse

---

## COMITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Nicole Belayche (École Pratique des Hautes Études, Paris), Giovanni de Bonfils (Università di Bari), Aldo Corcella (Università della Basilicata), Raffaella Cribiore (New York University), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Elizabeth DePalma Digeser (University of California), Leah Di Segni (The Hebrew University of Jerusalem), José Antonio Fernández Delgado (Universidad de Salamanca), Jean-Luc Fournet (École Pratique des Hautes Études, Paris), Geoffrey Greatrex (University of Ottawa), Malcom Heath (University of Leeds), Peter Heather (King's College London), Philippe Hoffmann (École Pratique des Hautes Études, Paris), Enrico V. Maltese (Università di Torino), Arnaldo Marcone (Università di Roma 3), Mischa Meier (Universität Tübingen), Laura Miguélez-Cavero (Universidad de Salamanca), Claudio Moreschini (Università di Pisa), Robert J. Penella (Fordham University of New York), Lorenzo Perrone (Università di Bologna), Claudia Rapp (Universität Wien), Francesca Reduzzi (Università di Napoli « Federico II »), Jacques-Hubert Sautel (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris), Claudia Schindler (Universität Hamburg), Antonio Stramaglia (Università di Cassino).

## COMITE EDITORIAL

Eugenio Amato (Université de Nantes et Institut Universitaire de France), Béatrice Bakhouché (Université de Montpellier 3), †Jean Bouffartigue (Université de Paris X-Nanterre), Jean-Michel Carrié (École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris), Sylvie Crogiez-Pétrequin (Université de Tours) Pierre Jaillotte (Université de Lille 3), Juan Antonio Jiménez Sánchez (Universitat de Barcelona), †Pierre-Louis Malosse (Université de Montpellier 3), Annick Martin (Université de Rennes 2), Sébastien Morlet (Université de Paris IV-Sorbonne), Bernard Pouderon (Université de Tours), Stéphane Ratti (Université de Bourgogne), Jacques Schamp (Université de Fribourg).

## DIRECTEURS DE LA PUBLICATION

Eugenio Amato (responsable)

Sylvie Crogiez-Pétrequin

Bernard Pouderon

---

**Peer-review.** Les travaux adressés pour publication à la revue seront soumis – sous la forme d'un double anonymat – à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial. La liste des experts externes sera publiée tous les deux ans.

## Normes pour les auteurs

Tous les travaux, rédigés de façon définitive, sont à soumettre par voie électronique en joignant un fichier texte au format word et pdf à l'adresse suivante :

**Eugenio.Amato@univ-nantes.fr**

La revue **ne publie de comptes rendus** que sous forme de recension critique détaillée ou d'article de synthèse (*review articles*). Elle apparaît **exclusivement par voie électronique** ; les tirés à part papier ne sont pas prévus.

Pour les **normes rédactionnelles détaillées**, ainsi que pour les **index complets** de chaque année et tome, prière de s'adresser à la page électronique de la revue :

**<http://recherche.univ-montp3.fr/RET>**

Le site électronique de la revue est hébergé par l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, route de Mende, F-34199 Montpellier cedex 5.

La mise en page professionnelle de la revue est assurée par Arun Maltese, Via Saettone 64, I-17011 Albisola Superiore (Italie) – E-mail : [bear.am@savonaonline.it](mailto:bear.am@savonaonline.it).

ISSN 2115-8266

## L'HISTORIEN EUSÈBE DE NANTES (?) : NOUVELLES PERSPECTIVES<sup>1</sup>

*Abstract* : The aim of this paper is to provide a report of the tradition and the studies on the historian Eusebius (*FGrHist* 101), who is the author of a history in ionic dialect of which only two fragments – passed on to us by an Athonite manuscript – have survived. The first of these fragments is about an attack of the Scythians on Thessaloniki ; the second is about an unidentified military episode of the history of the Macedonians and a German attack on Tours. We also intend to suggest, for the first time, the possibility of identifying this author through two intellectuals who lived in Gaul in Late antiquity : Sidonius Apollinaris' teacher and a bishop from Nantes (V century AD).

*Keywords* : Eusebius ; Nantes ; fragments ; late historiography ; ionic dialect ; fire arrow ; Thessaloniki ; Tours.

### 1. Les *Excerpta de strategematis*.

Nous nous proposons, dans le présent article, de faire un point sur la tradition antique ainsi que sur les études récentes concernant l'historien Eusèbe, intellectuel tardif de langue grecque probablement lié à la ville de Nantes. De son ouvrage historique, seuls deux fragments (dorénavant, F 1 et F 2) ont survécu : ils ont été transmis tous les deux par un manuscrit d'origine athonite actuellement conservé à la BnF (le *Paris. suppl. Gr.* 607<sup>2</sup> = A)<sup>3</sup>. Acquis en 1864 – après la mort

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier vivement M. le professeur Eugenio Amato (Université de Nantes / IUF) sans lequel ce travail n'aurait jamais abouti : sa rigueur, sa disponibilité et ses précieux conseils ont guidé ces recherches. Nous adressons aussi à Mme le professeur Isabelle Pimouguet-Pédarros (Université de Nantes) tous nos remerciements pour ses précieuses indications sur les engins militaires qui font l'objet des fragments d'Eusèbe. Enfin, nous remercions Mme Claire Laimé-Couturier pour l'aide qu'elle nous a apportée lors de la rédaction du présent article.

<sup>2</sup> Une numérisation du manuscrit est disponible à l'adresse suivante : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8593585j/>.

<sup>3</sup> H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de Paris et des Départements*, t. III, Paris 1888, p. 283.

de Minoïde Mynas (1860) qui l'avait rapporté de Grèce<sup>5</sup> – ce manuscrit renferme différents extraits pour la plupart tirés des œuvres des historiens grecs (Thucydide, Polybe, Flavius Josèphe, Denys d'Halicarnasse, Arrien, Dion Cassius, Dexippe, Priscus, etc.) : ils portent notamment – c'est bien le cas pour les deux fragments d'Eusèbe qui nous intéressent ici – sur la poliorcétique et l'artillerie<sup>6</sup>.

La section de A qui renferme les fragments d'Eusèbe (f. 16-17 et 88-103 ; F 1 : 103<sup>v</sup> ; F 2 : f. 17<sup>r-v</sup>) a été copiée par une main datant du deuxième quart du X<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Cette section tirerait son origine d'un recueil d'écrits rassemblés à l'époque de Constantin Porphyrogénète, dans le milieu littéraire qui produisit aussi les *Excerpta Constantiniana*<sup>8</sup>.

<sup>4</sup> Cf. J. M. MOORE, *The manuscript tradition of Polybius*, Cambridge 1965, p. 134.

<sup>5</sup> Le manuscrit A a été découvert par Minoïde Mynas dans le monastère de Vatopédi en 1843. Il s'agit du manuscrit 21<sup>o</sup> du répertoire des acquisitions orientales de Mynas entre 1840 et 1844 : voir « Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction Publique par M. Minoïde Mynas chargé d'une mission en Orient », *Moniteur Universel*, 5 janvier 1844, p. 17-19 ; ce rapport, publié en même temps dans la *Revue de bibliographie analytique* 5, 1844, p. 80-92, a été reproduit par la suite par H. OMONTE dans son article « Minoïde Mynas et ses missions en Orient (1840-1855) », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres* 40, 1916, p. 337-421 : p. 382-396.

<sup>6</sup> D'où le titre *Siège de différentes villes* donné par Mynas à son manuscrit. Le volume renferme en effet une série de *πολιορκίαι* et de *στρατηγήματα*, d'où les titres hypothétiques *Πολιορκίαι διαφόρων πόλεων* ou, de préférence, *Περὶ στρατηγημάτων* qui lui ont été donnés par les chercheurs (cf. P. GOUKOWSKY, « Un imitateur tardif d'Hérodote : Eusèbe, historien des Césars », dans C. BRIXHE [éd.], *La koïnè grecque antique II. La concurrence*, Nancy – Paris 1996, p. 171-201 : p. 176). Pour sa part, Moore a supposé que la section *περὶ πολιορκιῶν* était en réalité « a subdivision of the *περὶ στρατηγημάτων* » (MOORE, *The manuscript tradition* [n. 4], p. 135).

<sup>7</sup> Voir l'ouvrage récent d'A. NÉMETH, *Imperial systematization of the past. Emperor Constantin VII and His Historical Excerpts*, Budapest 2010, p. 147-148 ; sur l'écriture, une « irregular minuscule rotunda, showing some elements of the minuscule bouletée », voir notamment les p. 170-171 et *infra* § 4.

<sup>8</sup> La comparaison avec les manuscrits de l'*Anonymi de obsidione toleranda* (c'est-à-dire le *Vat. Gr.* 1164, le *Barb.* 276 et le *Scor.* Υ III 11 : voir H. VAN DER BERG, *Anonymi de obsidione toleranda*, Leyden 1947, p. 4-9) en fournirait la preuve. À ce propos, voir E. COUGNY, *Γαλλικῶν συγγραφεῖς Ἑλληνικοί. Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, t. V, Paris 1886, p. 113-115 : p. 113 ; MOORE, *The manuscript tradition* [n. 4], p. 134-136 ; NÉMETH, *Imperial* [n. 7] (notamment p. 158-159 et p. 161-169 pour le rapport avec les études de poliorcétique à l'époque de Constantin Porphyrogénète). Pour Németh (p. 172), le noyau de A aurait été un manuel militaire, propriété d'un officier de Constantinople.

Le manuscrit A se compose de différentes sections, copiées à différentes époques. Une annotation sur l'ancienne couverture (la couverture actuelle datant du XIX<sup>e</sup> siècle) nous renseigne sur le nom du relieur, Lucas Coronensis : il est alors possible d'attribuer l'assemblage des différentes parties à l'atelier de reliure proche de la célèbre *Bibliotheca Corviniana*. Voir à ce sujet C. WESCHER, *Poliorcétique des Grecs*, Paris 1867, p. XV, mais tout spécialement H. SCHÖNE, « Über den Mynascodex der griechischen Kriegsschriftsteller in der Pariser Nationalbibliothek », *RbM* 53, 1898, p. 432-447 : p. 446-447 et NÉMETH, *Imperial* [n. 7], p. 147-148.

Les deux fragments d'Eusèbe décrivent, à notre avis, trois sièges et les différents stratégies d'attaques et de défenses déployées au cours d'édits sièges :

- siège n° 1 (F 1) : siège de la ville de Thessalonique par une armée de Scythes ;
- siège n° 2 (F 2.1-4) : siège d'une ville inconnue ;
- siège n° 3 (F 2.5) : siège de la ville de Tours par une armée de Celtes d'outre-Rhin.

F 1 a été publié pour la première fois en 1847 par Müller, qui s'est servi pour son édition d'une copie partielle de A apprêtée par Mynas lui-même (il s'agit du *Paris. suppl. Gr.* 485 = A<sup>1</sup>) et dans laquelle seul le fragment n° 1 avait été recopié<sup>9</sup>.

L'intitulé de F 1 nous renseigne sur le nombre minimum de livres (neuf) dont devait se composer l'ouvrage d'Eusèbe ; on y lit en effet :

ἐκ τῶν Εὐσεβίου βιβλίου θ'  
πολιορκία Θεσσαλονίκης ὑπὸ Σκυθῶν

Wescher – qui a eu accès à l'antigraphe – a été le premier à publier le deuxième fragment. Il l'a attribué au même auteur que celui du premier fragment édité par Müller<sup>10</sup>. Il considère également qu'il s'agit de la même œuvre. Les deux fragments sont écrits en ionien<sup>11</sup>.

Pour une description et une analyse détaillées de la structure et du contenu de ce manuscrit, nous renvoyons, en plus du catalogue des mss. du Supplément grec par Omont (*Inventaire* [n. 3]), aux travaux importants d'H. SCHÖNE (« Über den Mynascodex der griechischen Kriegsschriftsteller in der Pariser Nationalbibliothek », *RbM* 53, 1898, p. 432-447 : p. 433) et de NÉMETH (*Imperial* [n. 7], p. 147-172 ; ID., « A Mynas-kódex és a Corvina Könyvtár », *Magyar Könyvszemle* 126, 2010, p. 158-192 = « The Mynas codex and the Bibliotheca Corviniana », dans C. GASTGEBER (éd.), *Matthias Corvinus und seine Zeit*, Wein 2011, p. 155-178 : p. 157) ; voir en outre M. DESCORPS-FOULQUIER, « Remarques liminaires sur le texte de la Dioptra de Héron d'Alexandrie et ses sources », dans G. ARGOUD – J.-Y. GUILLAUMIN (éds.), *Autour de la Dioptra de Héron d'Alexandrie : actes du colloque international de Saint-Étienne, Juin 1999*, Saint-Étienne 2000, p. 37-43 : p. 41-43.

<sup>9</sup> K. MÜLLER, « Fragmenta partim inedita Polybii, Dionysii Halicarnassensis, Polyæni, Dexippi, Eusebii in Atho monte a Mynoide Myna e codice descripta », dans K. W. DINDORF (éd.), *Flavii Josephi opera*, t. II, Paris 1847, p. 18. Le fragment a été réédité par la suite par le même Müller dans *FHG* III, p. 728.

<sup>10</sup> Cf. WESCHER, *Poliorkétique* [n. 8], p. XIX et p. 342-346. Le savant a réédité deux ans plus tard F1 et F2 dans son article « Fragment historique inédit en dialecte ionien relatif au siège d'une cité gauloise », *Revue archéologique* 17, 1868, p. 401-407. À partir de Wescher, tous les éditeurs ont attribué les deux fragments à Eusèbe : voir TH. GOMPERZ, « Zu den griechischen Kriegsschriftstellern », *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* 19, 1868, p. 101-103 : p. 102-103 ; L. DINDORF, « Ein fragment des Priskos », *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik* 99, 1869, p. 43-48 : p. 47-48 ; ID., *Historici Graeci minores*, t. I, Leipzig 1870, p. 201-204 ; *FHG* III, p. 728 ; COUGNY, *Γαλλικῶν* [n. 8] ; *FGrHist* 101 ; GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 177-183.

<sup>11</sup> C'est pour cette raison que Wescher a proposé pour F 2 le titre *Ἐκ τῶν ἀνωνύμου Ἰαδὶ διαλέκτῳ συγγεγραμμένων* (*Poliorkétique* [n. 8], p. 343).

Il se trouve que F 1 occupe le *verso* du f. 103 et F 2 le *recto* et le *verso* du f. 17. Le premier fragment est mutilé ; le deuxième est non seulement mutilé, mais aussi acéphale: on ne peut y lire ni l'auteur ni le titre de l'ouvrage. Wescher d'autre part a constaté un bouleversement dans les feuilles du manuscrit<sup>12</sup>. Reinach, quant à lui, a estimé que les f. 103 et 17 étaient à l'origine consécutifs et que F 1 et F 2 faisaient probablement partie du même extrait<sup>13</sup>. Jacoby, enfin, a estimé à un folio *recto-verso* la perte entre f. 103 et f. 17<sup>14</sup>.

Goukowsky – qui a donné, en 1966, la dernière édition de nos deux fragments – a lié lui aussi F 1 à F 2 : pour ce dernier, il est fort probable que le siège dont il est question en ouverture de F 2 se soit déroulé dans la même région et à la même époque que celui rapporté en F 1<sup>15</sup>. Il s'agit là, croyons-nous, d'une hypothèse sujette à caution, d'autant plus que, comme on le verra, les deux fragments semblent faire plutôt référence à deux événements différents<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas exclure – et on suit ici Jacoby<sup>17</sup> et Goukowsky<sup>18</sup> – que la lacune qui affecte nos fragments consiste réellement dans la perte d'un folio *recto-verso* et que les deux fragments appartiendraient à l'origine au même extrait. Ce sont là autant de questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre dans notre article.

## 2. À la recherche d'Eusèbe : un grec à Nantes ?

Est-il possible d'identifier l'auteur de nos deux fragments à un auteur connu ? Après avoir retracé les différentes hypothèses qui ont été avancées ces dernières années sur l'identité d'Eusèbe, nous formulerons à notre tour deux nouvelles hypothèses.

Pour Müller, il pourrait s'agir du même Eusèbe dont est fait mention dans un passage de l'*Histoire ecclésiastique* (5, 24 = T1 de notre étude) d'Évagre le Scolastique : il serait l'auteur d'une histoire des empereurs d'Octavien à Carus<sup>19</sup>.

<sup>12</sup> WESCHER, *Poliorcétique* [n. 8], p. 342.

<sup>13</sup> Th. REINACH, « Le premier siège entrepris par les Francs », *RH* 43, 1890, p. 34-46 : p. 34.

<sup>14</sup> *FGrHist* 101, p. 480.

<sup>15</sup> GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 176.

<sup>16</sup> Voir sur ce point *infra* § 3.

<sup>17</sup> Cf. *supra* n. 14.

<sup>18</sup> GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 176.

<sup>19</sup> MÜLLER, *Fragmenta* [n. 9] ; cf. *PLRE* I, « Eusebius », n° 1, p. 301. Le récit de cette histoire couvrait, en tout cas, les trois premiers siècles de l'Empire (pour le commencement avec Octavien, voir G. ZECCHINI, *La storiografia greca dopo Dexippo e l'HA*, dans G. BONAMENTE – G. PACI (éds.), *Historiae Augustae Colloquium Maceratense, 6-9 giugno 1992*, Bari 1995, p. 207-309 : p. 299 ; ID., «

En se fondant sur cette dernière indication, il fixe la période d'activité de cet auteur à l'époque de Dioclétien<sup>20</sup>.

Green, pour sa part, identifie en 1981<sup>21</sup> l'historien du catalogue d'Évagre à un auteur homonyme mentionné dans une liste des oeuvres d'Ausone recopiée par Giovanni de' Matociis (dit le Mansionario)<sup>22</sup> dans le ms. autographe *Chis.* I.VII.259 (f. 16<sup>v</sup>). Cet Eusèbe, originaire ou, du moins, lié à la ville de Nantes, aurait fourni, d'après cette liste, la matière historique pour un poème d'Ausone sur les usurpateurs depuis l'époque de Dèce jusqu'à celle de Dioclétien (T 2)<sup>23</sup>. De surcroît, Green propose d'identifier cet auteur à un ancêtre d'Ausone nommé également Eusèbe auquel le poète rend hommage dans son élégie à Veria Liceria (T 3)<sup>24</sup>.

Qualche ulteriore riflessione su Eusebio di Nantes e l'EKG », dans G. BONAMENTE – F. PASCHOUD [éds.], *Historiae Augustae Colloquium Genevense, Ginevra 21-24 maggio 1998*, Bari 1999, p. 331-344 : p. 336-337), avec deux pauses correspondant aux règnes de Trajan et Marc-Aurèle qui précédaient le récit détaillé des événements du III<sup>e</sup> siècle : voir à ce propos REINACH, *Le premier siècle* [n. 13], p. 35 ; selon lui, le récit d'Eusèbe aurait été utile à partir de l'avènement de Gordien III, étant donné que la période entre Marc-Aurèle et Balbin faisait déjà l'objet du récit d'Hérodien. Mazzarino, en revanche, a supposé qu'Eustathe, source du catalogue d'Évagre, ait utilisé Eusèbe (et Zosime) seulement à partir d'Aurélien, puisque Nicostrate et Dexippe – qui s'arrêtent à Odénat et Claude le Gothique – lui auraient déjà fourni le matériel pour les époques précédentes (S. MAZZARINO, *Il basso impero. Antico, tardoantico ed era costantiniana*, t. II, Bari 1980, p. 31).

<sup>20</sup> MÜLLER, *Fragmenta* [n. 9] ; FHG III, p. 728.

<sup>21</sup> R. P. H. GREEN, « Marius Maximus and Ausonius' Caesares », *CQ* 31, 1981, p. 226-236 ; ID., « Ausonius' *Fasti* and *Caesares* revisited », *CQ* 49/2, 1999, p. 573-578 : p. 576-578.

<sup>22</sup> Cette liste, redigée vers 1320 en marge d'un passage des *Historiae imperiales* portant sur l'empereur Théodose (*Chis.* I. VII. 259, f. 116<sup>v</sup>), renferme les titres des œuvres d'Ausone que l'on trouvait dans un ms. véronais aujourd'hui perdu ; le *De usurpatoribus* (sur le titre, cf. *infra* n. 23) et d'autres ouvrages transmis par le Mansionario ne sont pas connus autrement : voir sur cette liste R. WEISS, « Ausonius in the fourteenth century », dans R. R. BOLGAR (éd.), *Classical influences on European culture AD 500-1500*, Cambridge 1971, p. 67-72 : p. 68 et 71-72 ; PRETE S., « La tradition textuelle et les manuscrits d'Ausone », *Revue française d'histoire du livre* 46, 1985, p. 101-109 : p. 103 ; ID., « I 'Bobienses' ausoniani (B) ed il codice Harleianus 2613 (h) », dans J. DUMMER – J. IRMSCHER, *Texte und Textkritik : eine Aufsatzsammlung*, Berlin 1987, p. 509-514 : p. 512-513 ; plus récemment, B. COMBEAUD (éd.), *Decimi Magni Ausonii Burdigalensis Opuscula omnia / Ausone de Bordeaux. Œuvres complètes*, Bordeaux 2010, p. 47, 50, 280 et 620-621.

<sup>23</sup> Burgess a intitulé cette œuvre *Tyranni* (R. W. BURGESS, «Principes cum Tyrannis. Two studies on the Kaisergeschichte and its tradition», *CQ* 43, 1993, p. 491-500 : p. 495) ; COMBEAUD (*Decimi Magni Ausonii* [n. 22], p. 280) a proposé en revanche *De usurpatoribus*. Selon Reeve, le poème continuait tout simplement le récit des *Caesares* (M. D. REEVE, « Some manuscripts of Ausonius », *Prometheus* 3, 1977, p. 112-120 : p. 120), tandis que pour Green les deux textes appartenaient au même ouvrage, bien que les *Caesares* soient écrits en distiques élégiaques et les *Tyranni* en trimètres iambiques (*Marius Maximus* [n. 21] : p. 229-230).

<sup>24</sup> GREEN, *Marius Maximus* [n. 21], p. 229-230 ; cf. PLRE I, « Eusebius », n° 2, p. 301. Veria Liceria était mariée à Magnus Arborius, fils de la sœur d'Ausone, Iulia Dryadia (cf. Aus., *Par.* 12).

Le chercheur ne fait pas mention des fragments ioniens. En 1992, Hagith Sivan, au contraire, les prend en compte et identifie les différents Eusèbe à une seule et même personne<sup>25</sup> : l'historien de Nantes, actif sous Dioclétien, serait l'auteur d'une histoire d'Octavien à Carus en ionien dont les deux et uniques fragments de A seuls auraient survécu. Cette histoire aurait ensuite été exploitée par Ausone afin de rédiger le poème sur les usurpateurs.

Burgess, dans un article paru en 1993<sup>26</sup>, affirme, pour sa part, que le modèle d'Ausone serait plutôt l'auteur de la *Kaisergeschichte* d'Enmann (*EKG*). En effet, le poème d'Ausone, tout comme l'*EKG*, présente les usurpations qui eurent lieu jusqu'à la fin du règne de Dioclétien<sup>27</sup>. L'*EKG* aurait été composée au cours du IV<sup>e</sup> s., après les dernières tentatives de renversement de Dioclétien et avant la publication du texte d'Ausone<sup>28</sup>. L'auteur des fragments ioniens, en revanche, correspondrait mieux à l'Eusèbe dont parle Évagre<sup>29</sup>.

Après Burgess, la distinction entre les différents Eusèbe a été communément acceptée. Paschoud a assimilé l'historien de Nantes à *Claudius Eusthenius*, secrétaire de Dioclétien dont il est question dans la *Vita Carri*<sup>30</sup>. Goukowsky, pour sa

Le mot *proavus*, « cui respondet pronepos » (gr. *πρόπαππος* : cf. FORCELLINI, *Totius Latinitatis Lexicon*, III, Padoue 1940<sup>4</sup>, p. 871), indique qu'Ausone a placé un intervalle d'au moins trois générations entre la sienne et celle de l'ancêtre Eusèbe : c'est-à-dire, à peu près 99 ans. Comme Ausone est actif dans les années 340-350, il semble évident que cet Eusèbe ne peut pas correspondre à l'homonyme nantais de la liste de Giovanni de' Matociis, qui fait terminer son *Histoire* avec Dioclétien. Il est toutefois vrai que l'écart traditionnel de 33 ans entre une génération et l'autre n'est pas stricte : Étienne a fixé respectivement à 15 et 18 ans l'âge du mariage des femmes et des hommes de la famille d'Ausone (R. ÉTIENNE, *Bordeaux antique*, Bordeaux 1962, p. 335-336). Eusèbe, d'autre part, pourrait être *proavus* de Veria Liceria et non pas d'Ausone : ce qui pourrait nous offrir la possibilité d'identifier l'historien à l'aïeul, dont il est question dans le poème. Lolli, pour sa part, considère comme improbable un lien de parenté entre Ausone et Eusèbe de Nantes (M. LOLLI, *D. M. Ausonius. Parentalia*, Bruxelles 1997, p. 173).

<sup>25</sup> H. SIVAN, « The historian Eusebius (of Nantes) », *JHS* 112, 1992, p. 158-163.

<sup>26</sup> BURGESS, *Principes* [n. 23].

<sup>27</sup> L'*EKG* est un ouvrage (en langue latine ?) se composant de courtes biographies impériales, dont l'existence a été supposée par Enmann afin d'expliquer les liens linguistiques et historiques entre Aurelius Victor, Eutrope, l'*Historia Augusta* et l'*Épitome de Caesaribus*, ainsi que les erreurs communes à ces ouvrages (A. ENMANN, « Eine verlorene Geschichte der römischen Kaiser und das Buch *De viris illustribus urbis Romae* », *Philologus* SupplBd. 4/3, 1884, p. 337-501). Cette histoire daterait du IV<sup>e</sup> s. et porterait notamment sur la crise du siècle précédent.

<sup>28</sup> R. W. BURGESS, « On the Date of the *Kaisergeschichte* », *CPh* 90, 1995, p. 111-128.

<sup>29</sup> La thèse a été défendue par A. R. BIRLEY, « The *Historia Augusta* and pagan historiography », dans G. MARASCO, *Greek and Roman historiography of Late Antiquity. Fourth to Sixth Century A.D.*, Leiden 2003, p. 127-149 : p. 129, n. 11 et p. 139.

<sup>30</sup> Paschoud pense que le nom *Eusthenius* s'est transformé en *Eusebius*, étant donné qu'*Eusthenius* est attesté, au IV<sup>e</sup> s., seulement dans la *Vita Carri* 18, 5 (*PLRE* I, « Claudius



part, a ignoré le modèle d'Ausone, tandis que Zecchini a affirmé que l'Eusèbe du catalogue d'Évagre pourrait bien être l'auteur des fragments de A, mais non pas l'historien de Nantes<sup>31</sup>. Baldini, de son côté, a identifié le modèle d'Ausone à l'auteur (grec) d'une *KG* (en latin) composée au IV<sup>e</sup> s. s'appuyant sur des sources (grecques) du siècle précédent (les mêmes consultées par Eunape)<sup>32</sup>.

Nous souhaitons, maintenant, nous arrêter sur deux personnages susceptibles d'être identifiés à notre Eusèbe mais auxquels la recherche s'est peu intéressée jusqu'à présent. Il s'agit de l'auteur homonyme d'une *Gaïniade* en quatre livres dont parle Socrate le Scolastique<sup>33</sup> et d'un philosophe de langue ionienne, nommé également Eusèbe, dont Stobée transmet plusieurs fragments<sup>34</sup>. Müller, qui situe notre historien à l'époque de Dioclétien en se fondant sur le catalogue d'Évagre, refuse de l'identifier à l'auteur (certainement postérieur) de la *Gaïniade*<sup>35</sup>. Nous estimons cependant les arguments en faveur de la correspondance entre notre historien et celui du catalogue d'Évagre sujets à caution. En l'état actuel de nos connaissances, toute hypothèse sur l'identité d'Eusèbe s'avère incertaine et l'argument chronologique a, par conséquent, peu de poids : rien ne nous autorise, à

Eusthenius », p. 312 ; F. PASCHOUD, « Noms camouflés d'historien du 4<sup>e</sup> siècle dans l'Histoire Auguste », *Historia* 44, 1995, p. 502-504). Voir aussi sur ce même sujet BIRLEY, *The Historia Augusta* [n. 29], p. 139, n. 51 : *Eusebius-Eusthenius* y est cité parmi les sources du IV<sup>e</sup> s. de l'*Historia Augusta*.

<sup>31</sup> Ce dernier aurait été l'ancêtre et le modèle d'Ausone ; il n'aurait pas écrit l'*EKG*, mais il aurait utilisé, tout comme Ausone, l'*EKG* : voir, sur ces arguments, ZECCHINI, *Qualche ulteriore riflessione* [n. 19], p. 335-338, 341 et 344 ; ID., *La storiografia greca* [n. 19], p. 309, n. 44 ; ID., « Asinio Quadrato storico di Filippo l'Arabo », *ANRW* II, 34/4, 1997, p. 2999-3021 : p. 3000, n. 2.

<sup>32</sup> A. BALDINI, « Storia senza storie (IV-V secolo d. C.) », *Classica* 19, 2006, p. 7-18 : p. 10-11 ; tout comme Burgess, Baldini n'a pas fait mention des fragments de A. En ce qui concerne Eunape et le lien présumé avec Eusèbe, nous renvoyons à J.-P. CALLU, « D'Évagre à l'Histoire Auguste », dans G. BONAMENTE – F. PASCHOUD (éds.), *Historiae Augustae Colloquium Genevense*, Bari 1994, p. 71-87 : p. 85, où il est question d'un *Eusebius auctus*, écrit entre le 395 et le 400 ap. J.-C., qui correspondrait à la première édition de l'*Histoire* d'Eunape. Baldini a supposé pour sa part qu'Eunape utilisait les mêmes sources grecques d'Eusèbe (BALDINI, *Storia senza storie* [n. 32], p. 13).

<sup>33</sup> Socr. Schol. 6, 6, 36 ; cf. *PLRE* II, « Eusebius », n° 8, p. 429. Sur cet ouvrage, source sur Gaïnias (IV<sup>e</sup> s.) pour Zosime et Socrate le Scolastique, voir P. PÉRICHON – P. MARAVAL, *Socrate de Constantinople. Histoire ecclésiastique*, IV-VI, Paris 2006, p. 276, n. 1 et p. 284, n. 3.

<sup>34</sup> Pour les fragments de cet auteur, voir F. W. A. MULLACH, *Fragmenta philosophorum Graecorum*, t. III, Paris 1883, p. 5-19. Voir également la notice de J. F. KINDSTRAND (« Eusèbe » [n° 1501], dans *DPhA* III, p. 354-355).

<sup>35</sup> MÜLLER, *Fragmenta* [n. 9]. De même, l'identification avec Eusèbe de Césarée (lui aussi présent dans le catalogue d'Évagre, mais pour lequel une production historique du genre de notre Eusèbe est ignorée) a été considérée fort douteuse par les spécialistes : nous renvoyons à ce propos à E. MANNI, « Asinio Quadrato e l'arcaismo erodoteo nel III secolo d. C. », dans *Studi di storiografia antica in memoria di Leonardo Ferrero*, Torino 1971, p. 191-201 : p. 200, tout comme à MAZZARINO, *Il basso impero* [n. 19], p. 31, n. 21.

présent, à abandonner la piste de l'auteur de la *Gainiade*. De même, nous ne pouvons exclure que le philosophe de langue ionienne connu par Stobée puisse être identifié avec notre Eusèbe : l'affinité linguistique est considérable<sup>36</sup>.

Burgess – nous l'avons déjà précisé<sup>37</sup> – distingue l'Eusèbe nantais modèle d'Ausone (auteur, à son avis, de l'*EKG*) de l'auteur des fragments de A, qui correspondrait plutôt à l'érudit homonyme du catalogue d'Évagre. Or, il est indispensable de considérer, à présent, une donnée négligée par le chercheur : le fait, c'est-à-dire, que l'un des fragments de A (F 2) porte sur un siège en Gaule. L'historien affirme, au sujet d'un engin utilisé par les assiégés lors d'un combat qui est rapporté par des sources macédoniennes (les *πυρφόρα βέλεα*<sup>38</sup>) :

« Cela je ne l'ai pas entendu rapporter par les Macédoniens eux-mêmes, mais j'ai appris que dans un autre siège on avait fabriqué ces machines pour se prémunir contre les projectiles incendiaires, quand les Celtes investissaient une ville dite des Tyrrhéniens<sup>39</sup> (...) L'époque (...) c'était celle où la Gaule entière et les provinces voisines n'obéissaient plus à l'Empire romain, mais étaient en révolte ou partageaient les sentiments des révoltés »<sup>40</sup>.

L'auteur de ce passage a-t-il une connaissance directe de ces événements ? Les verbes *ἀκούειν* et *μανθάνειν* (... οὐκ ἤκουσα ... ἔμαθον ...) pourraient indiquer, de fait, l'emploi de sources de première main : Eusèbe dit « entendre »

<sup>36</sup> REINACH (*Le premier siège* [n. 13], p. 35), GOUKOWSKY (*Un imitateur tardif* [n. 6], p. 182, n. 121) et, très récemment, KINDSTRAND (*Eusèbe* [n. 34], p. 354) ont préféré suspendre tout jugement à cet égard. Kindstrand, de sa part, situe ce philosophe dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> s., en raison de la popularité du nom Eusèbe (cf. *PLRE* I, p. 301-309) et de la renaissance de la littérature néo-ionienne à l'époque tardive. En ce qui concerne ce dernier aspect, nous signalons que Zecchini fait correspondre le développement du ionien à partir du II<sup>e</sup> s. (chez les historiens, notamment) à l'adhésion au stoïcisme et, de façon générale, à l'Empire. L'adoption du ionien pour la rédaction d'une histoire implique, nécessairement, une imitation d'Hérodote. Le choix du modèle thucydide / polybien, en revanche, traduirait une attitude polémique envers le pouvoir (G. ZECCHINI, « Modelli e problemi teorici della storiografia nell'età degli Antonini », *Critica Storica* 20, 1983, p. 3-31). Eusèbe du manuscrit A imite Hérodote, selon Mazzarino (qui l'identifie à l'historien du catalogue d'Évagre) : il rédige son histoire en ionien, et dans sa conclusion, il est question de la mort de Carus, vainqueur en Orient ; peut-être cherche-t-il à établir une analogie entre les guerres médiques du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. et les guerres sassanides de l'époque contemporaine, tout en soulignant, bien étendu, la précédente débâcle de Valérien. L'historien saluerait ainsi les succès des Romains (Carus contre les Sassanides, Gallien contre Postume ; S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, t. II/2, Bari 1966, p. 305-306).

<sup>37</sup> Cf. *supra* n. 26.

<sup>38</sup> Sur l'adoption du ionien par Eusèbe, voir *infra* § 4.

<sup>39</sup> Nous proposons ici une correction du texte et de la traduction procurés par GOUKOWSKY (*Un imitateur tardif* [n. 6], p. 183 : « ... une ville dite des Turoniens ») : voir sur ce point *infra* § 4.

<sup>40</sup> Trad. GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 183.

et « apprendre » le récit des deux sièges<sup>41</sup>. Il est vrai que l'historien pourrait avoir passé sous silence l'utilisation de sources intermédiaires, mais rien ne peut exclure, également, un séjour de l'auteur dans les régions dont il parle. Sa connaissance détaillée d'un épisode mineur de l'histoire de la Gaule nord-occidentale est d'ailleurs remarquable. Serions-nous en présence d'un historien hellénophone séjournant en Occident ? La pratique pour les écrivains romains d'écrire en grec est en effet bien attestée, tout spécialement à l'époque impériale<sup>42</sup>.

<sup>41</sup> Cf. REINACH, *Le premier siège* [n. 13], p. 43. Le verbe ἀκούειν exprime une sensation auditive, tout comme la compréhension qui en découle : « entendre », mais aussi « entendre dire » ou « comprendre » (voir sur ce point Chantraine, *DELG*, s. v. ; A. PRÉVOT, « L'expression en grec ancien de la notion *entendre* », *REG* 1935, p. 70-78 ; G. DEVOTO, « La famiglia di ἀκούω », dans *Miscelânea de filologia, literatura e história cultural, à memória de F. A. Coelho* (1847-1919), t. I, Lisboa, 1948, p. 54-59). Eusèbe construit ce verbe avec l'accusatif (ce dont on a entendu parler) et παρά + le génitif (la source des informations) : nous renvoyons sur ce point à J. DE LA VILLA, « Léxico, sintaxis y diccionarios : las construcciones de ἀκούω », dans J. F. GONZÁLEZ CASTRO – A. A. EZQUERRA – A. BERNABÉ *et al.* (éds.), *Actas del XI Congreso Español de Estudios Clásicos, Santiago de Compostela, del 15 al 20 de septiembre de 2003*, t. II, Madrid 2005, p. 163-172 et nous signalons que la même construction se retrouve chez Hdt. 7, 14. Le verbe μανθάνειν exprime l'acquisition involontaire d'un savoir-faire ou d'une réalité (voir à ce propos H. PERDICOYANNI-PALÉLOGOU, « Les familles de *didaskkein*, de *manthanein* et de *paidenein* dans les papyrus (jusqu' à la fin de l'époque romaine) », *Athenaeum* 91, 2003, p. 550-559 : p. 559) : de ce fait, il s'oppose surtout chez Platon aux verbes εὐρίσκειν et ζητεῖν, qui indiquent la recherche volontaire d'une information (voir sur ce point E. DES PLACES, « La langue philosophique de Platon », *SicGymn* 16, 1961, p. 71-83 : 74-76 = ID., *Études platoniciennes* 1929-1979, Leiden 1981, p. 36-48).

<sup>42</sup> Les exemples de Favorinos d'Arles, Aspasios de Ravenne, Élien, etc. le prouvent : voir à ce propos E. AMATO dans *Favorinos d'Arles. Œuvres*, I. *Introduction générale – Témoignages – Discours aux Corinthiens – Sur la fortune*, texte établi et commenté par E. A., traduit par Y. JULIEN, Paris 2005, p. 10, n. 27. Pour l'utilisation du grec dans l'entourage d'Ausone voir en revanche ÉTIENNE, *Bordeaux* [n. 24], p. 246-247. Or, l'auteur cité par Giovanni de' Matocci pourrait bien être d'origine orientale, mais l'adjectif *Nanneticus* (cf. T 2) indique un long séjour sur le territoire de la ville des Namnètes. Cet adjectif, dérivé de l'ethnonyme *Namnetes* (Caes., *B. G.* 3, 9, 10 ; 7, 75 ; Plin., *NH* 4, 107) avec assimilation régressive (*nm* > *nn*), apparaît dans la littérature latine au cours du VI<sup>e</sup> s. avec Grégoire de Tours, qui l'utilise pour désigner la *Nannetica urbs* : cf. Greg. Tur., *HF* 5, 5 ; 5, 31. Une forme grecque *Ναμνητικός* n'est en revanche attesté nulle part, tandis que l'ethnonyme usuel pour désigner les Namnètes est *Ναμνῆται* (Strab. 4, 2, 1) / *Ναμνηῆται* (Ptol. 2, 8, 7 ; 4, 5, 6). L'adjectif révèle une connexion très forte à la ville bâtie sur les bords de la Loire, qui s'imposa sur les axes commerciaux de l'Empire au cours du II<sup>e</sup> s. et s'équipa de remparts défensifs entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s. Plusieurs ouvrages et études portant sur l'histoire de Nantes ont paru au cours des dernières années ; nous nous bornons ici à renvoyer à la synthèse récente, pour ce qui est notamment des premiers siècles de la ville, de J. SANTROT, « Au temps d'Argiotalus, Nantes, Rezé et le port des Namnètes », *ABPO* 115/1, 2008, p. 56-97. Santrot a, en outre, publié en 2011 en collaboration avec N. Anwar un compte rendu des découvertes archéologiques en Loire-Inférieure jusqu'au 1943 (N. ANWAR - J. SANTROT, « Principales découvertes archéologiques à Nantes et en Loire-Inférieure jusqu'en 1943 », *ABPO* 118/3, 2011, p. 55-72).

Or, cette constatation nous porte forcément, d'un côté, à réexaminer l'hypothèse d'une identité avec l'historien de Nantes et, de l'autre, à prendre en compte deux pistes qui n'ont jamais été exploitées, à notre connaissance, jusqu'à présent. Nous avons connaissance, grâce aux sources antiques, de l'existence, en Gaule et à l'époque tardive, de deux intellectuels nommés Eusèbe : un enseignant de rhétorique et de philosophie, dont parle Sidoine Apollinaire dans sa correspondance<sup>43</sup>, et un évêque de la ville de Nantes qui a participé au Concile de Tours de 461<sup>44</sup>. S'agit-il d'un cas fortuit ? L'auteur de nos fragments pourrait-il être identifié à l'un de ces personnages ?

L'instituteur cité par Sidoine Apollinaire dirigeait une école de rhétorique et de philosophie à Lyon, ville natale de Sidoine, ou bien à Arles, où Sidoine séjourna vers 449<sup>45</sup>. Son identité demeure incertaine<sup>46</sup>. L'identité de l'évêque Eusèbe pose

<sup>43</sup> Sid. Apoll., *ep.* 4, 1, 3 : *Et vere intra Eusebianos lares talium te quaedam moneta susceperat disciplinarum, cuius philosophica incude formatus nunc varias nobis rerum sermonumque rationes ipso etiam qui docuerat probante pandebas, nunc ut Platon discipulus iam propre potior sub Socrate, sic iam tu sub Eusebio nostro inter Aristotelicas categorias artifex dialecticus atticissabas, cum ille adhuc aetatulam nostram mobilem, teneram, crudam modo castigatoria severitate decoqueret, modo mandatorum salubritate condiret.* (« En vérité, dans la demeure d'Eusébius, c'est une sorte d'usine génératrice de telles disciplines qui t'avait accueilli : façonné sur l'enclume philosophique de la maison, tantôt tu nous dévoilais, avec les compliments du maître lui-même, les agencements divers des faits et des développements oratoires, tantôt, semblable en cela à Platon qui sous la conduite de Socrate se montrait – ou peu s'en faut – le plus fort des deux, tu te comportais, sous la conduite de notre Eusébius, comme un spécialiste de la dialectique et parlais comme un Athénien au milieu des catégories d'Aristote, tandis que notre bon maître cherchait, lui, à assouplir à la flamme d'une sévérité rigoureuse notre enfance encore capricieuse, tendre, fruste ou à la mûrir par le stimulant de recommandations salutaires » ; texte et trad. A. LOYEN, *Sidoine Apollinaire. Correspondance*, t. II, livres I-V, Paris 2003, p. 112). La lettre, datée par Loyen en 470 ou, au plus tard, en 471 (LOYEN, *Sidoine* [n. 43], p. 111) est adressée à Probus, condisciple de Sidoine Apollinaire à l'école d'Eusèbe (PLRE II, « Probus », n° 4, p. 910-911 ; « Probus de Narbonne » [n° 285], dans *DPhA* Vb, p. 1543-1544 ; voir également Sid. Apoll., *carm.* 9, 332-335 et 24, 90-98) et époux d'une cousine de Sidoine (Eulalia : cf. Sid. Apoll., *ep.* 4, 1, 1 et *carm.* 24, 90-98). Probus, probablement plus âgé que Sidoine, avait été chargé par Eusèbe de l'enseignement d'Aristote. Ce personnage est le fils du consul Magnus (PLRE II, « Magnus », n° 2, p. 700-701) et le frère de Magnus Félix (PLRE II, « Magnus Felix », p. 701), auquel Sidoine adressa une autre lettre (*ep.* 2, 3) à l'occasion de son élévation au patriciat en 469 (cf. LOYEN, *Sidoine* [n. 43], p. 54).

<sup>44</sup> F. LABBÉ – G. COSSART – G. D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. VII, Florence 1762, col. 947.

<sup>45</sup> R. GOULET (« Eusèbe » [n° 152], dans *DPhA* III, p. 355) a daté de 449 un séjour de Sidoine Apollinaire à Arles, où son père exerçait la charge de préfet du prétoire des Gaules (cf. Sid. Apoll. *ep.* 8, 6, 5). Il a considéré donc possible que Sidoine ait complété sa formation non pas à Lyon mais plutôt à Arles, et que l'école d'Eusèbe se situait, par conséquent, dans cette ville.

<sup>46</sup> On pourrait probablement l'identifier à l'érudite homonyme, contemporain d'Hilaire d'Arles, dont il est question dans *V. Hil. Arl.* 14, 20 : voir PLRE II, « Eusebius », n° 12 et n° 13, p. 430 et GOULET, *Eusèbe* [n. 45].

également des problèmes : il pourrait bien correspondre à l'auteur de certaines homélies appartenant au corpus d'*Eusebius Gallicanus*<sup>47</sup>, mais aussi, croyons-nous, à l'auteur de nos fragments, tout comme à l'historien de la liste des ouvrages d'Ausone. L'homonymie et le lien commun à la Gaule occidentale (et, notamment, aux villes de Nantes et Tours) sont des faits dignes d'être relevés. L'évêque ne peut pas, bien évidemment, être le modèle d'Ausone, mais nous pourrions expliquer le renvoi de Giovanni de' Matociis par un *autoschediasme* : la proximité du *De usurpatoribus* à une histoire écrite (en ionien) par un évêque de Nantes pourrait avoir provoqué une confusion entre cet évêque à la tradition sur l'Eusèbe parent et modèle littéraire d'Ausone.

Bien évidemment, toute identification demeure à l'état d'hypothèse : une analyse scrupuleuse du contenu des homélies appartenant au corpus d'*Eusebius Gallicanus* sera nécessaire, tout comme une évaluation attentive de la fiabilité de Giovanni de' Matociis en tant que source historique pour l'époque tardive<sup>48</sup>. Pour l'instant, faute de données suffisantes à l'évaluation de ces problèmes, nous nous bornons à souligner la présence, en Gaule et à l'époque tardive, de plusieurs Eusèbe, probablement tous hellénophones : et c'est un fait, nous semble-t-il, suffisamment marquant pour le mentionner.

<sup>47</sup> Pour ce corpus, voir Fr. GLORIE, *Eusebius Gallicanus. Collectio homiliarum*, Turnhout 1970 (et notamment les p. VII-VIII pour le *status quaestionis* sur l'identité de l'auteur du corpus) ; A. M. TRIACCA, « *Cultus in Eusebio 'Gallicano'* », *AFLC* 6, 1985, p. 207-226 ; tout récemment L. K. BAILEY, « Building urban christian communities : sermons on local saints in the Eusebius Gallicanus collection », *EME* 12, 2003-2004, p. 1-24 ; ID., *Christianity's Quiet Success. The Eusebius Gallicanus Collection and the Power of the Church in the Late Antique Gaul*, Notre Dame 2010, p. 29-38. Le noyau de ce corpus serait à lier à l'activité littéraire de Fauste, évêque de Riez au V<sup>e</sup> siècle, qui aurait échangé des livres avec son collègue Eusèbe à Nantes : voir, à ce sujet, TRAVERS, *Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes*, t. I, Nantes 1836, p. 46-48, où Eusèbe est également lié aussi au corpus d'homélies attribuées à Eusèbe d'Émèse.

<sup>48</sup> Les chercheurs se sont intéressés surtout à ses *Histoires Impériales* (cet ouvrage traite de la période d'Auguste et des neuf premiers siècles de notre ère) et l'exploitation des sources antiques de ce texte historique. Giovanni de' Matociis suit de près le récit de ses sources et son ouvrage présente un caractère encyclopédique (voir notamment J.-P. CALLU, « L'*Histoire Auguste* et l'historiographie médiévale », *RHT* 14-15, 1984-1985, p. 97-130 : p. 107-115 et J. R. BERRIGAN, « Riccobaldo and Giovanni Mansionario as Historians », *Manuscripta* 30, 1986, p. 215-223 : p. 219). En ce qui concerne la liste des ouvrages d'Ausone (voir *supra* n. 22), il est évident que Giovanni de' Matociis s'est borné tout simplement à copier les titres qu'il trouvait dans le ms. véronais, mais il est quand même important de souligner que cette liste nous permet de connaître une partie de la production littéraire de ce poète qui autrement serait perdue (voir notamment PRETE, *La tradition* [n. 22], p. 103 et ID., *I 'Bobienses'* [n. 22], p. 512-513).

### 3. Tactiques de siège, tactiques de défense. Une *Histoire* des frontières

Quand et où les sièges relatés par Eusèbe ont été menés ? À quel savoir technique pouvons-nous lier les engins militaires dont il est question dans les fragments ? Une analyse détaillée du contenu de ces deux textes peut nous aider à mieux éclaircir certains aspects de l'ouvrage d'Eusèbe.

Le récit du siège n° 1<sup>49</sup> atteste que la ville de Thessalonique aurait été attaquée à l'improviste par un groupe de Scythes. Les assiégés auraient mis en place à la hâte une stratégie de défense ainsi conçue : recours aux armes de fortune, garnison des remparts puis échange de prisonniers. Il faut donc repérer, afin d'identifier ce siège, un épisode militaire au cours duquel les Thessaloniens réussirent à neutraliser une menace inattendue et à renverser la situation à leur avantage grâce à la résistance armée et à la diplomatie. L'insistance sur le courage des assiégés rend fort probable, à notre avis, l'utilisation de sources thessaloniennes (de première ou de deuxième main).

Ce récit n'est pas sans rappeler ceux de Dexippe, lui aussi intéressé, tout comme notre historien, par l'artillerie et les stratégies de défense de ville assiégée. Dans le récit de cet auteur, selon Millar, « the primary protagonists are the barbarians and the inhabitants of a Greek city » ; en outre, « the barbarians attack, the inhabitants resist, various stratagems are tried by both sides and finally the barbarians depart »<sup>50</sup>. F 1 demeurant mutilé, nous ne connaissons pas la conclusion du siège des Scythes : il est néanmoins probable que l'assaut fût repoussé grâce au courage des Thessaloniens.

À quelle époque pouvons-nous lier ce siège ? Comme l'extrait est tiré du neuvième livre d'Eusèbe, Müller et Reinach ont soutenu à juste titre que, si l'auteur avait suivi de près le modèle d'Hérodote, l'extrait proviendrait du dernier livre de

<sup>49</sup> Pour le schéma des différents sièges dont il est question dans les deux fragments d'Eusèbe, voir *supra* § 1.

<sup>50</sup> F. MILLAR, « P. Herennius Dexippus. The greek world and the third century invasions », *JRS* 59, 1969, p. 12-29 : p. 25. Il a été remarqué que les *Scythica* pourraient être l'une des sources utilisées par Eusèbe pour relater les pillages des Goths tout au long des frontières orientales de l'Empire (SIVAN, *The historian Eusebius* [n. 25], p. 159 ; sur l'identité entre Scythes et Goths, voir *infra* n. 71). Millar a toutefois souligné que le récit d'Eusèbe abordait une aire géographique beaucoup plus vaste que celle de Dexippe, qui n'était guère intéressé par l'Occident. L'historien aurait toutefois hérité de Dexippe le point de vue des populations orientales contre la menace des barbares (MILLAR, *Dexippus* [n. 50], p. 24-25). De son côté, Baldwin a refusé l'idée que les affaires occidentales seraient pour Eusèbe, ainsi que l'écrit Millar, tout à fait marginales (MILLAR, *Dexippus* [n. 50], p. 24 ; B. BALDWIN, « Eusebius and the siege of Thessalonica », *RhM* 124, 1981, p. 291-296 : p. 293-294). Le problème du rapport entre Dexippe et Eusèbe n'a pas été abordé dans la nouvelle édition de Dexippe procurée par L. MECELLA, *Dexippo di Atene. Testimonianze e frammenti*, Tivoli 2013 (voir notamment les p. 96-112 pour les *Scythica*).

son histoire<sup>51</sup> : il s'agirait par conséquent d'un événement récent. Mais il se pourrait aussi qu'Eusèbe n'ait pas suivi le modèle hérodotéen : dans ce cas, notre siège pourrait dater d'une époque plus ancienne.

Müller a associé l'épisode à la pression exercée par les Goths sur les frontières orientales de l'Empire au cours du III<sup>e</sup> s. Nous disposons, en effet, de plusieurs témoignages portant sur les assauts menés contre la ville de Thessalonique. Un premier siège se déroule à un moment entre l'avènement de Valérien et la mort de Gallien (253-268)<sup>52</sup>, tandis qu'une deuxième attaque est menée sous Claude II (268-270)<sup>53</sup>. Le premier assaut semble d'emblée convenir à notre siège : Zosime

<sup>51</sup> FHG V, p. 21 et REINACH, *Le premier siège* [n. 13], p. 36 ; voir aussi BALDWIN, *Eusebius* [n. 50], p. 291.

<sup>52</sup> Voir HA, *Gallien*. 5, 6-7 : *Saevient fortuna, cum hinc terrae motus, inde hiatus soli, ex diversis partibus pestilentia orbem Romanam vastaret, capto Valeriano, Gallis parte maxima obsessis, cum bellum Odaenathus inferret, cum Aureolus perurgeret ... cum Aemilianus Aegyptum occupasset, Gothi vel Getae, quod < nomen, ut > dictum est superius, Gothis inditum est, occupatis Thraciis, Macedoniam vastaverunt, Thessalonicam obsederunt, neque usquam quies mediocriter saltem ostentata est. Quae omnia contemptu, ut saepius diximus, Gallieni fiebant, hominis luxuriosissimi et, si esset securus, ad omne dedecus paratissimi* (« La Fortune sévissait : là, les tremblements de terre, ailleurs, les crevasses dans le sol, en différents endroits, l'épidémie ravageaient le monde romain, Valérien était prisonnier, les Gaules pour l'essentiel étaient investies, Odénat faisait la guerre, Auréolus se montrait menaçant... Aemilianus s'était emparé de l'Égypte. C'est alors que les Goths, ou bien les Gètes, un nom, on l'a dit plus haut, donné aux Goths, après avoir envahi les Thraces, saccagèrent la Macédoine, investirent Salonique, sans que nulle part aucun répit, si minime fût-il, se laissât voir » ; texte et trad. O. DESBORDES – S. RATTI, *Histoire Auguste. Vies des deux Valériens et des deux Galliens*, IV/2, Paris 2000, p. 24) ; Zos. 1, 29, 2 : *παρελθὼν δὲ Βαλεριανὸς κοινῇ γνώμῃ πρὸς τὴν τῶν ὅλων ἀρχὴν σπουδῆν ἐποιεῖτο τὰ πράγματα εὐ διαθεῖναι. Σκυθῶν δὲ ἐξ ἡθῶν ἀναστάντων καὶ Μαρκομαννῶν πρὸς τοῦτοις ἐξ ἐφόδου τὰ πρόσοικα τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ χωρία λεηλατούντων, εἰς ἔσχατον μὲν ἡ Θεσσαλονίκη περιέστη κινδύνου, μόλις δὲ καὶ σὺν πόνῳ πολλῷ τῆς πολιορκίας λυθείσης τῶν ἔνδον καρτερωῶς ἀντισχόντων, ταραχαῖς ἢ Ἑλλάς ἐξετάζετο πᾶσα* (« Arrivé au pouvoir suprême avec le consentement de tous, Valérien s'efforçait de rétablir la situation ; lorsque les Scythes sortirent de chez eux et qu'en plus les Marcomans ravagèrent durant un raid les territoires voisins de l'Empire romain, Salonique se trouva dans le péril le plus extrême ; tandis que les habitants, par leur courageuse défense, parvenaient à peine, et non sans un effort considérable, à débloquer leur ville, toute la Grèce était éprouvée par des désordres » ; texte et trad. F. PASCHOU, *Zosime. Histoire nouvelle*, t. I, Paris 2000, p. 27) ; Zonar. 12, 23 : *οἱ τε γὰρ Σκύθαι τὸν Ἴστρον διαβάντες καὶ αὖθις τὴν Θρακίαν χώραν ἠνδραποδίσαντο, καὶ πόλιν περιφανῆ τὴν Θεσσαλονικὴν ἐπολιόρκησαν μὲν, οὐ μὴν καὶ εἶλον* (« Les Scythes partirent du Danube, coururent et pillèrent la Thrace, et assiégèrent la célèbre ville de Thessalonique, sans pouvoir pourtant la prendre » ; texte L. DINDORF, *Ioannis Zonarae Epitome Historiarum*, t. III, Leipzig 1870, p. 139-140 ; trad. L. COUSIN, *Histoire romaine écrite par Xiphilin, par Zonare, et par Zosime*, Paris 1886, p. 470).

<sup>53</sup> HA, *Claud.* 9, 8-9 : *Pugnatum apud Thessalonicenses, quos Claudio absente obsederant barbari. Pugnatum in diversis regionibus, et ubique auspiciis Claudianis victi sunt Gothi, prorsus ut iam tunc Constantio*

raconte que les habitants de Thessalonique « par leur courageuse défense, parvenaient à peine, et non sans un effort considérable, à débloquent leur ville »<sup>54</sup> encerclée par les barbares. Les assiégés du fragment d'Eusèbe, de même, « ne se révélerent pas des gens inefficaces » face au péril. L'offensive sous Claude ne peut néanmoins être tenue à l'écart, puisque Zosime remarque qu'au cours d'une deuxième attaque les Goths se servirent de machines de guerre mais n'arrivèrent pas à détruire les murs : les Thessaloniens pourraient avoir décochées contre de tels engins les *πυρφόρα βέλεα* dont il est question dans F 2. Dans les deux cas l'assaut est repoussé (non sans difficulté) grâce à l'héroïsme des assiégés. La lacune finale de F 1 nous empêche de trancher<sup>55</sup>. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est que l'attribution du fragment au neuvième livre de l'œuvre d'Eusèbe rend fort probable l'idée que l'événement se serait produit à une date récente.

Le deuxième fragment demeurant acéphale, nous ne connaissons ni la ville, ni les assiégeants du siège n° 2. Au cours dudit siège, un enfant-archer tue deux ennemis (F 2.1) et les assiégés utilisent des flèches enflammées (les *πυρφόρα βέλεα*) contre les machines de guerre des assiégeants (F 2.2-4).

Eusèbe nous informe que ces événements lui ont été relatés par des sources macédoniennes. Le récit du siège n° 1 se fonde également (nous l'avons déjà précisé) sur des sources macédoniennes célébrant la valeur des Thessaloniens. Néanmoins, cela ne prouve pas automatiquement que les deux événements correspondent. Nous nous sommes déjà arrêtés sur le passage dans lequel Eusèbe prétend « entendre » et « apprendre » le récit des sièges n° 2 et 3 de vive voix (...)

*Caesari, nepoti futuro, videretur Claudius securam parare rem publicam* (« On combattit autour de Thessalonique, que les barbares avaient assiégée en l'absence de Claude. On combattit dans diverses régions, et partout, sous les auspices de Claude, ces Goths furent vaincu, à telle enseigne qu'alors déjà Claude semblait assurer la sécurité de l'État au bénéfice de son futur petit-neveu, le César Constance » ; texte et trad. F. PASCHOUD, *Histoire Auguste. Vies des Trente Tyrans et de Claude*, IV/3, Paris 2011, p. 230) et Zos. 1, 43, 1 : ἄπρακτοι δὲ διεκπεσόντες καὶ παραπλεύσαντες τὸν Ἑλλήσποντον, ἄχρι τε τοῦ Ἄθω παρενεχθέντες, ἀκείϊσε τῶν πλοίων ἐπιμέλειαν ποιησάμενοι, Κασσάνδρειαν καὶ Θεσσαλονίκην ἐπολιόρουν· μηχανὰς δὲ ταῖς τεύχεσι προσαγαγόντες καὶ παρὰ βραχὺ τοῦ ταύτας ἐλεῖν ἐλθόντες, ἐπειδὴ τὸν βασιλέα προσάγειν ἐπύθοντο, εἰς τὴν μεσόγειαν ἀναβάντες τὰ περὶ Δοβῆρον καὶ Πελαγονίαν ἐληίζοντο πάντα χωρία (« N'y ayant remporté aucun succès, ils s'éloignèrent, longèrent l'Hellespont et, s'étant laissé entraîner jusqu'au Mont Athos, ils y radoubèrent leurs vaisseaux et mirent le siège devant Cassandree et Salonique ; ayant fait avancer des machines de guerre vers les murailles, il s'en fallu de peu qu'ils ne s'en emparassent, mais lorsqu'ils apprirent que l'empereur approchait, ils montèrent à l'intérieur des terres et ravagèrent tout le pays autour de Dobéros et de la Pélagonie » ; texte et trad. PASCHOUD, *Zosime* [n. 52], p. 38).

<sup>54</sup> Zos. 1, 29, 2 : cf. *supra* n. 52.

<sup>55</sup> MÜLLER (*FHG* III, p. 728), BALDWIN (*Eusebius* [n. 50], p. 293-294) et SIVAN (*The historian Eusebius* [n. 25]) ne tentent aucune identification. Goukowsky a identifié en revanche l'attaque de F 1 au siège sous Claude II (GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 185).



τόδε δὲ παρά γε Μακεδόνων αὐτῶν οὐκ ἤκουσα, ἐν δ' ἑτέρῃ πολιορκίῃ ἔμαθον ...). Cela pourrait nous conduire à penser qu'il s'agit d'événements récents, dont les sources de l'historien gardent le souvenir. L'emploi de verbes à l'imparfait<sup>56</sup>, toutefois, indique plutôt une distance entre les sources et les faits relatés.

L'épisode de l'enfant a un caractère exemplaire<sup>57</sup>. Le registre de F 2.1 est, de fait, très soutenu et le lexique est adapté à l'expression de l'étonnement :

τοῦτο ἰδομένους τοῦ παιδὸς τὸ ἔργον, τοὺς μὲν πολεμίους θῶματι ἐνέχεσθαι μυρίῳ, τοὺς δὲ πολίητας, καὶ ἐπὶ μέζον αὐτοῦ τῆ προθυμίῃ προερχομένου, ἐπισχεῖν καὶ ἀναρπάσαι μιν, φόβῳ σχομένους μὴ τινι ἄρα παλιγκότῳ ἐπὶ παραδόξοις οὕτως ἐκ φθόνου δαίμονος ἐγκυρήσῃ.

« Quand ils virent l'exploit du garçon les ennemis furent saisis d'un émerveillement infini ; quant aux citoyens, comme le zèle du garçon ne faisait que croître, ils réfrénèrent son ardeur et se saisirent de sa personne, pris de crainte à la pensée que la jalousie de la Divinité, après des actions à ce point extraordinaires, ne lui fit rencontrer peut-être quelque marque de son ressentiment »<sup>58</sup>.

Au cours de la bataille ni « le spectacle même du combat ni celui des ennemis n'avaient été interdits » aux enfants sur les remparts : la population entière assistait donc à la bataille et il est possible que les enfants participaient peut-être eux-aussi, en quelque sorte, aux opérations. L'étonnement des ennemis et l'effroi des concitoyens n'étaient pas produits par la présence active (et tout à fait normale) de l'enfant-archer sur la muraille, mais par le succès de son intervention : le jeune garçon ne se borne pas à imiter les soldats et à jouer de l'arc, mais il arrive en outre à tuer des ennemis.

La ville disposait donc d'un programme d'enseignement prévoyant l'entraînement militaire des enfants : cette formation consistait en des jeux (ἀρήϊα et ἀθύρματα) et elle était complétée par le spectacle de la guerre. Le lexique est modélé sur celui des textes littéraires : Bacchylide fait raconter à Égée une tendre évocation du jeune Thésée en train de se battre au cours d'ἀρήϊα ἀθύρματα<sup>59</sup>, tandis qu'Hérodote fait mention d'ἀρήϊοι ἀγῶνες<sup>60</sup>.

<sup>56</sup> F 2.1 : ἡρίστευε, ἐγίνετο ; F 2.5 : προσεκατέατο, ἦν, πιθέσκετο, συνεφρόνεε, ἀπεσπότηκε, ἐποίησον.

<sup>57</sup> GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 185-186.

<sup>58</sup> Trad. GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 181-182.

<sup>59</sup> B. 18, 56-59 Snell-Maehler = *Dith.* 4, 56-59 Irigoin : ... παῖδα δ' ἔμ- / μεν πρόθηβον, ἀρηϊῶν δ' ἀθύρμάτων / μεμνᾶσθαι πολέμου τε καὶ / χαλκροκτύπου μάχας (« Le garçon est dans la prime jeunesse. Il ne songe qu'aux jeux guerriers, à la bataille, au combat où retentit

L'action exceptionnelle de l'enfant, tout comme l'emploi de verbes à l'imparfait, nous mènent forcément à y lire un exemplum ou un mythe, qu'Eusèbe a reçu de ses sources macédoniennes (directes ou indirectes). Pour cette raison, le siège n° 2 ne peut être identifié au siège n° 1.

La description des machines de guerre utilisées au cours du siège n° 2 permet d'insérer une digression portant sur le siège n° 3 : les mêmes dispositifs d'assaut et de défense ont été employés, *de facto*, au cours de l'attaque à Tours. Eusèbe utilise une terminologie technique et une similitude d'origine homérique pour expliquer le fonctionnement des flèches enflammées. La cavité creuse de la pointe de la flèche, pourvue de matières combustibles, est comparée à la forme des ἡλακᾶται (les « quenouilles », F 2.3) : Hésychios rappelle que le même mot est à la base du composé χρυσηλάκατος, épithète homérique d'Artémis « aux flèches d'or »<sup>61</sup>.

Ces flèches étaient lancées en nombre contre les machines des assiégeants par des archers ou des engins mécaniques : il s'agissait certainement de catapultes oxybèles (à torsion ?)<sup>62</sup>. L'élan allumait le combustible. Les ennemis pouvaient

le bronze » ; texte et trad. J. IRIGOIN [éd.], J. DUCHEMIN, L. BARDOLLET [trad.], *Bacchylide. Dithyrambes – Épinicies – Fragments*, Paris 1993, p. 46). Taccone a lié cette image de Thésée enfant à Pi., N. 3, 43-48, où il est question des gestes du petit Héraclès (voir A. TACCONE, *Bacchylide. Epinici, dithyrambi e frammenti*, Torino 1907, p. 182, suivi par H. MAEHLER, *Die Lieder des Bacchylides. Die Dithyramben und Fragmente*, Leiden – New York – Köln 1997, p. 239). Pindare utilise, effectivement, le verbe ἀθύρω. Nous sommes donc ici en présence d'un lexique associé au mythe de l'enfant prodigieux : le jeune dont parle Eusèbe renvoie aux modèles mythiques de Thésée et Héraclès.

<sup>60</sup> Hdt. 9, 33, 3. Il est question dans ce passage d'une prophétie adressée par le sanctuaire de Delphes au devin Tisamène. Sur le jeu de mots ἄγονος / ἀγῶνες (Tisamène n'aura pas d'enfant mais il connaîtra la gloire), cf. PH. E. LEGRAND, *Hérodote. Histoires*, t. IX, Paris 1954, p. 34, n. 2.

<sup>61</sup> Hsch., H 307 Latte (cf. Hom., *Il.* 16, 183 ; 20, 70 ; *Od.* 4, 122).

<sup>62</sup> Sur l'origine des oxybèles, voir Y. GARLAN, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris 1974, p. 166-168 (et notamment p. 213-214 pour l'époque hellénistique). Pour un aperçu des catapultes et des projectiles utilisés au cours du siège de Rhodes, voir I. PIMOUGUET-PÉDARROS, *La Cité à l'épreuve des rois. Le siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète (305-304 av. J.-C.)*, Rennes 2011, p. 154-160, 210-211 et 226-227.

<sup>63</sup> Pour une description de cette machine, voir M. GATTO, *Il ΠΕΡΙ ΜΗΧΑΝΗΜΑΤΩΝ di Ateneo Meccanico*, Roma 2010, p. 428-432 et PIMOUGUET-PÉDARROS, *La Cité* [n. 62], p. 160-166.

<sup>64</sup> D. S. 20, 96, 7 : ... κρίναντες συμφέρειν ἐπιθέσθαι ταῖς μηχαναῖς τῶν πολεμίων πυρφόρων τε πλῆθος παρεσκευάσαντο καὶ τοὺς πετροβόλους καὶ τοὺς ὀξυβελεῖς ἔστησαν ἅπαντας ἐπὶ τοῦ τείχους. Νυκτὸς δ' ἐπιγενομένης περὶ δευτέραν φυλακὴν ἄφρων τοῖς μὲν πυρφόροις συνεχῶς τὴν ἐλέπολιν ἔβαλλον, τοῖς δ' ἄλλοις βέλεσι παντοίοις χρώμενοι τοὺς ἐκεῖ συντρέχοντας κατετίρωσκον. Οἱ δὲ περὶ τὸν Δημήτριον ἀνελπίστου τῆς ἐπιθέσεως γενομένης ἀγωνιάσαντες περὶ τῶν κατασκευασθέντων ἔργων συνέτρεχον ἐπὶ τὴν βοήθειαν. Ἀσελήνου δὲ τῆς νυκτὸς οὕσης οἱ μὲν πυρφόροι διέλαμπον φερόμενοι βιαίως, οἱ δ' ὀξυβελεῖς καὶ πετρο-

défendre leurs propres armements à l'aide de peaux ou de cuves remplies d'eau installées derrière les machines. Eusèbe précise que les flèches doivent être lancées en nombre, pour que leur action soit réellement destructive. Démétrios Poliorcète en paya les conséquences, au cours du siège de Rhodes (304 av. J.-C.), quand il fut contraint, à cause du feu déclenché par les flèches, de faire reculer son effroyable hélépole<sup>63</sup>. Le récit nous est rapporté par Diodore de Sicile : il est possible d'ailleurs qu'Eusèbe ait à l'esprit la description que Diodore donne des moyens d'éteindre le feu, quand il évoque les « conduites couvertes en plomb » aptes à recueillir l'eau des cuves placées derrière les machines de sièges<sup>64</sup>.

Si un bombardement continu permet de détruire même les armements les plus puissants (comme l'hélépole), les traits lancés en petit nombre, en revanche, peuvent être aisément neutralisés avec des peaux ou encore d'autres moyens. Appien décrit une situation de ce genre lors du siège de Cyzique par les armées de Mithridate VI (74 av. J.-C.)<sup>65</sup>. Dans ce deuxième cas, les flèches ont été lancées contre la muraille par les assiégeants. Les assiégés, de leur côté, ont cherché à éteindre le feu à l'aide d'eau vinaigrée. Ils se sont servis aussi d'étoffes pour arrêter les flèches qui restaient allumées. Eusèbe signale, de même, l'emploi de barrières mécaniques (les peaux) et d'autres moyens pour éteindre le feu.

βόλοι τὴν φορὰν ἀπροόρατον ἔχοντες πολλοὺς διέφθειρον τῶν μὴ δυναμένων συνιδεῖν τὴν ἐπιφερομένην πληγὴν. Ἐτυχον δὲ καὶ τῶν ἀπὸ τῆς μηχανῆς λεπίδων τινὲς ἀποπεσοῦσαι, καταψιλωθέντος δὲ τοῦ τόπου προσέπιπτον οἱ πυρφόροι τῷ ξυλοφανεῖ τοῦ κατασκευάσματος. Διόπερ ἀγωνιάσας ὁ Δημήτριος μήποτε τοῦ πυρὸς ἐπινεμηθέντος ἄπασαν συμβῆ τὴν μηχανὴν λυμανθῆναι, κατὰ τάχος ἐβοήθει καὶ τῷ παρασκευασθέντι ὕδατι ἐν ταῖς στέγαις ἐπειρᾶτο σβεννύναι τὴν ἐπιφερομένην φλόγα (« ... Jugeant quel avantage il y aurait à détruire les machines de l'ennemi, les Rhodiens préparèrent une immense quantité de projectiles enflammés, et garnirent leurs remparts de balistes et de catapultes. Pendant la nuit, à l'heure de la seconde veille, ils attaquèrent soudain à coups de baliste la garde du camp ennemi, en même temps qu'ils lançaient toute sorte de projectiles enflammés sur les machines et sur les hommes qui accouraient pour éteindre la flamme. Démétrius, surpris par cette attaque inattendue, et craignant pour ses ouvrages construits à tant de frais, accourut lui-même au secours. Comme la nuit était sans lune, les projectiles enflammés répandirent une vive clarté permettant aux assiégés d'ajuster leurs balistes et leurs catapultes, qui tuèrent un grand nombre d'ennemis égarés par l'obscurité. Le côté de l'hélépole exposé aux projectiles enflammés des Rhodiens, fut dégarni de ses lames de fer, et le bois dénudé menaça de prendre feu. Démétrius, craignant que sa machine ne fut mise, par l'effet du feu, hors d'état de servir, essaya d'éteindre la flamme au moyen des réservoirs d'eau ménagés aux divers étages de l'hélépole » ; trad. F. HOEFER, *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, IV, Paris 1865<sup>2</sup>, p. 276).

<sup>65</sup> App., *Mith.* 12, 74, 320 : ... τῶν δὲ βελῶν τοῖς μὲν πυρφόροις ὑπήντων ὕδατι καὶ ὄξει, τὰ δ' ἄλλα προβολαῖς ἱματίων ἢ ὀθόνας κεχασμέναις τῆς φορᾶς ἀνέλυον ... (« ... pour ce qui était des projectiles, (les Cyziens) répliquaient aux traits incendiaires par de l'eau vinaigrée ; quant aux autres, ils annulaient leur force de propulsion par des écrans de manteaux ou par des voiles non raidies » ; texte et trad. P. GOUKOWSKY, *Appien. Histoire Romaine*, VII, Paris 2001, p. 75).

La description de l'historien correspond exactement à celle des *malleoli* dont parle Ammien Marcellin au sujet de l'artillerie utilisée par l'empereur Julien contre les Perses en 363<sup>66</sup>. L'historien romain emploie également la comparaison avec les quenouilles et souligne également que l'efficacité des flèches peut être aisément annulée si elles ne sont pas tirées d'une façon correcte. Un tir léger, en revanche, n'éteint pas la flamme et l'incendie ne peut être étouffé qu'à l'aide de poudre<sup>67</sup>.

Les témoignages de Diodore et d'Appien prouvent que les flèches enflammées et les engins capables d'arrêter le feu étaient très anciens<sup>68</sup>. Le passage de Diodore s'organise, de façon intéressante, sur un schéma tout à fait identique à celui que Millar a proposé pour Dexippe aussi et que nous avons repéré dans F 1 : c'est-à-dire, 1) assaut des ennemis, 2) résilience des habitants, 3) stratagèmes concoctés d'un côté et de l'autre, 4) départ des assaillants.

Isabelle Pimouguet-Pédarros a mis en évidence que la stratégie de défense des Rhodiens s'appuyait, par exemple, sur des tactiques visant à compenser la faiblesse de la muraille, celle-ci étant incapable de faire face à un ennemi qui avait atteint, à la fin du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., le plus haut degré de la construction des machines de sièges. L'entretien insuffisant des murs s'expliquerait par le fait que les Rhodiens comptaient sur la flotte pour défendre la ville<sup>69</sup>. Faute de remparts

<sup>66</sup> FHG V, p. 22.

<sup>67</sup> Amm. Marc. 23, 4, 14-15 : *Malleoli autem, teli genus, figurantur hac specie : sagitta est cannea, inter spiculum et harundinem multifido ferro coagmentata, quae in muliebris coli formam, quo nentur lintea stamina, concavatur ventre subtiliter, et plurifariam patens, atque in alveo ipso ignem cum aliquo suspicit alimento. Et si emissa lentius arcu invalido – ictu enim rapidiore extinguitur – haeserit usquam, tenaciter cremat aquisque conspersa acriores excitat aestus incendiorum, nec remedio ullo quam superiacio pulvere consopitur* (« Les massettes sont un genre de projectiles ainsi façonné : c'est une flèche de roseau, renforcée de ferrures à fentes multiples entre la pointe et la hampe ; on en creuse délicatement l'intérieur, comme celui d'une quenouille avec laquelle les femmes filent le lin, et l'on y ménage de nombreuses ouvertures, puis au cœur même on y charge du feu, et de quoi l'alimenter. Si on la décoche assez mollement d'un arc à demi tendu (car un tir trop rapide l'éteint) et qu'elle se fiche quelque part, elle persiste à brûler et, si on l'asperge d'eau, elle n'en brûle que de plus belle et redouble de flammes, le seul remède étant de l'étouffer en jetant dessus de la poussière » ; texte et trad. J. FONTAINE, *Ammien Marcellin. Histoire*, IV/1, Paris 1987, p. 90). Une description analogue de ces engins est fournie par Végèce (*Mil.* 4, 18).

<sup>68</sup> Sur les dispositifs incendiaires chez Hérodote et Thucydide, voir T. ALFIERI TONINI, « L'evoluzione della poliorcetica con Alessandro Magno », *CRDAC* 9, 1977-1978, p. 19-44 : p. 25-26, et PIMOUGUET-PÉDARROS, *La Cité* [n. 62], p. 160, n. 100.

<sup>69</sup> I. PIMOUGUET-PÉDARROS, « Le siège de Rhodes par Démétrios et l'apogée de la poliorcétique grecque », *REA* 105, 2003, p. 371-392 ; EAD., « Rhodes à la fin du IV<sup>e</sup> siècle : fortifications urbaines et pratiques défensives », dans *La campagne antique : espace sauvage, terre domestiquée*, Paris 2003, p. 212-239 ; EAD., *La Cité* [n. 62], p. 99-102. Face au gigantisme des armements de Démétrios (son titre de *Poliorcète* étant issu de ses capacités techniques, plus que de ses aptitudes

solides, ils arrivèrent à contourner la menace de l'hélépole grâce à l'effet de surprise et à des flèches enflammées lancées en grand nombre. L'emploi des mêmes stratégies de défense de la part des assiégés de l'épisode n° 2 et des Tourangeois pourrait-il s'expliquer également par le fait que ces villes ne disposaient pas de murs aptes à repousser les machines ? La ville de Tours joue un rôle très marginal dans l'ensemble des communautés gauloises jusqu'à la création de l'évêché sous Dioclétien. Il est donc assez improbable qu'elle soit défendue par des remparts solides avant cette date : les habitants se servirent plutôt de barrières défensives dressées à la hâte<sup>70</sup> pour bloquer les armées assaillantes. Les flèches enflammées, en revanche, assuraient une aide efficace contre les machines de guerre. La ville du siège n° 2 disposait certainement de murs d'où les assiégés se défendaient. Nous ignorons s'il s'agit de murs ou de palissades provisoires : il y avait sûrement, en tout cas (comme à Thessalonique et à Tours), une barrière permettant la défense.

Si on accepte l'hypothèse que F 1 et F 2 appartenaient au même extrait, il est possible que l'épisode exemplaire de l'enfant-archer soit une digression ayant pour fonction d'expliquer les techniques militaires utilisées au cours du siège n° 1. Il se pourrait, en effet, que l'historien rende compte, ici, d'un paradigme de l'art poliorcétique. Le siège n° 3 se révélerait, en revanche, une digression dans la digression : l'historien raconte une attaque récente à Thessalonique, au cours de laquelle certaines techniques de siège et de défense sont adoptées ; il a entendu en outre parler d'un épisode exemplaire se déroulant au cours de ce siège ; les sources de cet événement ne lui apportent toutefois aucune information sur le fonctionnement et la structure des armements utilisés ; Eusèbe complète donc son exposé à l'aide de renseignements qu'il trouve dans d'autres sources, dans lesquelles il a appris l'attaque à Tours.

L'état actuel des fragments nous empêche d'identifier le siège n° 2 avec certitude. Nous pouvons essayer toutefois d'avancer quelque hypothèse sur la base des observations suivantes : a) il n'est pas question, ici, d'une bataille récente : le siège n° 2 ne peut donc pas être identifié au siège de Thessalonique par les Scythes-Goths ; b) les Macédoniens relaient un événement qui faisait partie de leur mémoire historique, mais ils ne sont pas forcément à assimiler aux assiégés : ils pourraient bien être les assiégeants ; c) l'épisode de l'enfant-archer et le siège

tactiques), les Rhodiens montrèrent un talent stratégique majeur, qui leur permit de repousser les attaques de l'armée macédonienne.

<sup>70</sup> Cf. L. PIETRI, *La ville de Tours du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Naissance d'une cité chrétienne*, Rome 1983, p. 7-17 ; J. F. DRINKWATER, *The Gallic Empire*, Stuttgart 1987, p. 85. Callu a supposé, d'après Wood et Provost (J. WOOD, M. PROVOST, *Carte archéologique de la Gaule. L'Indre-et-Loire*, XXXVII, Paris 1988, p. 96), que les Tourangeaux se servirent de l'amphithéâtre en guise de forteresse (CALLU, *D'Évagre* [n. 32], p. 76, n. 26).

pendant lequel cet épisode s'est produit sont devenus au cours des siècles des paradigmes de poliorcétique.

Parmi les batailles de l'histoire de Macédoine, deux événements pourraient bien correspondre, à notre avis, à notre texte : le siège d'Odessos par Philippe II (339 av. J.-C.) et le siège de Tyr par Alexandre le Grand (332 av. J.-C.). Dans le premier cas, les troupes macédoniennes menacent une ville des Gètes sans arriver à la conquérir : des prêtres sortent des portes et arrêtent la progression de l'armée. Jordanès les appelle *sacerdotes Gothorum* et mêle ainsi les Gètes et les Goths<sup>71</sup> : le renvoi aux Goths et l'échec des assiégeants pourraient avoir suggéré à Eusèbe un rapport entre cet événement et l'attaque des Scythes-Goths à Thessalonique. Le deuxième épisode s'avère néanmoins plus pertinent pour les intérêts poliorcétiques de l'historien. Alexandre mène un long siège contre la ville de Tyr avec des étonnantes machines de guerre et les assiégés utilisent contre les navires, afin de protéger leurs murs, des flèches enflammées. En dépit des efforts héroïques des habitants, Alexandre parvient à conquérir la ville<sup>72</sup>.

<sup>71</sup> Iord., *Get.* 10, 65 : *Unde et sacerdotes Gothorum illi qui pii vocabantur subito patefactis portis cum citharis et vestibis candidis obviam egressi, patriis diis, ut sibi propitii Macedonas repellerent, voce supplicii modulantes. Quos Macedones sic fiducialiter sibi occurrere contuentes stupiscent et, si dici fas est, ab inermibus terrentur armati* (« Ces prêtres goths qu'on appelait Pieux en firent soudain ouvrir les portes et sortirent à sa rencontre, avec des cithares et des habits immaculés ; dans leurs mélodies, ils suppliaient les dieux de leur patrie de leur être favorables et de repousser les Macédoniens. Ces derniers, lorsqu'ils les voient venir vers eux avec tant d'assurance, sont abasourdis et, si l'on peut dire, eux qui portent des armes, ils sont impressionnés par d'autres qui n'en portent pas » ; trad. O. DEVILLERS, *Jordanès. Histoire des Goths*, Paris 1995, p. 27). Sur les *sacerdotes Gothorum*, appelés *prii*, nous renvoyons à V. ILIESCU, « Geten oder Skythen ? Zu Iord. Get. 65 », *Eos* 66, 1966, p. 316-320 et D. CHIEKOVA, « Cults of the Greek cities en aristera tou Pontou : interaction of Greek and Thracian traditions », *ElectronAnt* 11/1, 2007, p. 51-66 : p. 60-61. L'amalgame Gètes-Goths dans le *Getica* de Jordanès serait à expliquer par le fait que l'association à cette population, tout comme aux Scythes, confère aux Goths antiquité et prestige : voir à cet égard REINACH, *Le premier siège* [n. 13], p. 36 ; R. IORDACHE, « La confusion Gètes-Goths dans les *Getica* de Jordanès », *Helmantica* 39, 1983, p. 317-337 : p. 328 ; DEVILLERS, *Histoire* [n. 71], p. XXI ; B. PUECH, « Comment il faut écrire, dans la tradition classique, l'histoire des guerres romaines contre les Barbares », *Ktema* 36, 2011, p. 25-38 : p. 30.

<sup>72</sup> Arr., *An.* 2, 21, 3 : οἱ δὲ Τύριοι ἐπὶ τε τῶν ἐπάλλξεων τῶν κατὰ τὸ χῶμα πύργους ξυλίνους ἐπέστησαν, ὡς ἀπομάχεσθαι ἀπ' αὐτῶν, καὶ εἴ πη ἄλλη αἰ μῆχαναὶ προσήγοντο, βέλεσι τε ἡμύνοντο καὶ πυρφόροις ὄιστοῖς ἐβαλλον αὐτάς τὰς ναῦς, ὥστε φόβον παρέχειν τοῖς Μακεδόσι πελάζειν τῷ τείχει (« Les Tyriens avaient installé des tours de bois sur les remparts, face à la jetée, pour repousser les assaillants à partir d'elles, et, partout où les Macédoniens faisaient avancer les engins, ils les faisaient reculer à coups de javelots et de traits enflammés, pour faire peur à ceux qui voulaient s'approcher du rempart » ; trad. P. SAVINEL, *Histoire d'Alexandre. L'Anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde*, Paris 1984, p. 79). Les innovations poliorcétiques élaborées pendant ce siège ont été mises en évidence par ALFIERI TONINI, *Poliorcetica* [n. 68], p. 36-41.

Une identification certaine demeure impossible. Il s'avère toutefois probable que l'épisode de l'enfant-archer faisait partie de la mémoire historique et mythique des Macédoniens sur Philippe II et Alexandre le Grand<sup>73</sup> : c'est aux Macédoniens, d'autre part, que les Anciens associaient le développement de la technique et de la tactique militaires<sup>74</sup>, qui sont au centre des intérêts d'Eusèbe.

Le siège n° 3, dont le récit permet à Eusèbe la digression sur l'artillerie<sup>75</sup>, se déroula dans la Gaule Occidentale, précisément dans la province de Lyonnaise ou *Gallia Lugdunensis*. Cette précision nous permet de fixer un *terminus post quem* et *ante quem* pour la datation de l'épisode : la création de la province par Auguste (à la fin du I<sup>e</sup> s. av. J.-C.) et sa division en deux parties par Dioclétien (297 ap. J.-C.)<sup>76</sup>.

La ville assiégée est appelée par Eusèbe ville « des Tyrrhéniens »<sup>77</sup> : elle serait à identifier d'après Wescher à Tours<sup>78</sup>. Le siège, mené pendant un an par un détachement de Celtes franchissant la frontière du Rhin, s'est vérifié à l'époque « où la Gaule entière et les provinces voisines n'obéissaient plus à l'Empire romain, mais étaient en révolte ou partageaient les sentiments des révoltés »<sup>79</sup>.

Müller a lié ce siège à une émeute fomentée en Gaule, en 21, par Julius Florius et Julius Sacrovir<sup>80</sup>. La sédition, qui concerne les seules provinces de Lyonnaise et

<sup>73</sup> Nous avons estimé prudent de ne pas inclure dans ce cadre le siège de Byzance mené par un Philippe de Macédoine (Philippe V, selon A. DUMITRU, « Byzance et les Philippe de Macédoine », *REG* 119, 2006, p. 139-156), sur lequel nous renseignent Denys de Byzance (*Anapl. Bosp.* 14, 10 = ed. Güngerich, p. 6) et Frontin (*Strat.* 1, 3), à cause des incertitudes sur l'identité du roi et de l'absence d'éléments se rapportant manifestement au récit d'Eusèbe.

<sup>74</sup> Voir sur ce point ALFIERI TONINI, *Poliortica* [n. 68]. Démétrios, en revanche, s'est borné à rendre l'art de construction des engins d'assaut spectaculaire (G. WYLIE, « Demetrius taker of cities », *CCICr* 14, 1993, p. 7-23 : p. 22) : le siège de Rhodes, malgré son échec, est à l'origine du mythe du roi poliorcète, tandis qu'Alexandre, lui, est le réel preneur de villes, qui se batte en première ligne et ne recourt pas uniquement à la force mécanique (PIMOUGUET-PÉDARROS, *Le siège de Rhodes* [n. 69], p. 376 et 384). Si l'invention des catapultes à flèches remonte réellement à l'époque de Philippe II (GARLAN, *Recherches* [n. 62], p. 213-214), Eusèbe pourrait évoquer ici la création des oxybèles (cf. *supra* n. 62). Sur la poliorcétique macédonienne, cf. GATTO, *Ateneo Meccanico* [n. 63], p. 18-23.

<sup>75</sup> Sivan a supposé que le passage sur les flèches incendiaires était tout simplement un prélude à la description du siège de Tours (SIVAN, *The historian Eusebius* [n. 25], p. 160).

<sup>76</sup> Cette deuxième date, pourrait-elle alors constituer un *terminus ante quem* pour l'œuvre d'Eusèbe, si l'on refuse l'identification de notre historien à l'enseignant de Sidoine Apollinaire où l'évêque nantais homonyme du V<sup>e</sup> siècle (cf. *supra* § 2) ?

<sup>77</sup> Sur cette correction, voir *supra* n. 39 et *infra* § 4.

<sup>78</sup> Tous les chercheurs ont accepté cette identification, sauf Barnes, qui a rapproché le témoignage d'Eusèbe d'un siège d'Autun ayant eu lieu pendant le règne de Claude (T. D. BARNES, *The sources of the Historia Augusta*, Bruxelles 1978, p. 74).

<sup>79</sup> Trad. GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 183.

<sup>80</sup> *FHG* V, p. 23.

de Belgique<sup>81</sup>, commence avec le soulèvement des habitants de Tours et d'Angers, mais une garnison suffit à anéantir les Tourangeaux<sup>82</sup>. Reinach, qui a identifié les Celtes d'outre-Rhin à un détachement de Germains<sup>83</sup>, a rejeté de son côté cette conjecture : le soulèvement de Tours n'étant qu'un « faut départ » de la révolte du 21, il considère que le siège prolongé des Germains a probablement eu lieu à une époque très proche d'Eusèbe. L'emploi du verbe *μανθάνειν* éliminerait pour lui tout doute à ce sujet. Pour cette raison, il a refusé aussi tout rapport avec l'invasion des Cimbres et il a rapproché l'épisode à la crise du III<sup>e</sup> s. Le siège aurait été mené par une garnison de Francs à l'époque de l'*Imperium Galliarum* : peut-être, en 258/9, au début du règne de Postume. Dans ce contexte, les barbares assaillants auraient disposé des mêmes connaissances d'artillerie que les assiégés (en ce qui concerne, notamment, les moyens pour éteindre le feu) grâce à l'aide d'un ingénieur grec qui aurait déserté<sup>84</sup>.

Une datation au III<sup>e</sup> s. a généralement été admise<sup>85</sup>. L'année précise diffère de quelque peu selon les historiens. Jullian, par exemple, a supposé que les barbares acquirent les savoirs indispensables à la construction des machines de guerre grâce à un usurpateur, à l'époque où Aurélien n'avait pas encore fortifié les villes de la partie centrale de la Gaule : il a daté par conséquent le siège du 275/6, le

<sup>81</sup> Cf. Tac., *Ann.* 3, 40.1, 41.1-2 et 46.2 : *Eodem anno Galliarum civitates ob magnitudinem aeris alieni rebellionem coeptavere, cuius extimulator acerrimus inter Treviros Iulius Florus, apud Aeduos Iulius Sacrovir. (...) Sed erupere primi Andecavi ac Turoni. Quorum Andecavos Acilius Aviola, legatus, excita cohorte quae Lugduni praesidium agitabat, coercuit ; Turoni legionario milite quem Visellius Varro, inferioris Germaniae legatus, miserat oppressi eodem Aviola duce et quibusdam Galliarum primoribus, qui tulere auxilium, quo dissimularent defectionem magisque in tempore efferrent. (...) Una nuper cohors rebellem Turonum, una ala Trevirum, paucae huius ipsius exercitus turmae profligavere Sequanos* (« La même année, les cités des Gaules, écrasées sous le poids des dettes, tentèrent une rébellion, dont les plus ardents instigateurs furent, parmi les Trévires, Julius Florus, chez les Éduens, Julius Sacrovir. (...) Mais l'explosion se produisit d'abord chez les Andécaves et les Turons. Parmi eux, les Andécaves furent réprimés par le légat Acilius Aviola, grâce à la cohorte qui tenait garnison à Lyon ; les Turons furent écrasés par les soldats légionnaires que le légat de Germanie inférieure Visellus Varro avait envoyés, sous les ordres du même Aviola et de certains chefs gaulois qui lui prêtèrent assistance, pour dissimuler leur défection et la rendre plus efficace au moment opportun. (...) Une seule cohorte a suffi naguère contre la révolte des Turons, une seule aile contre celle des Trévires ; quelques escadrons de cette armée même ont écrasé les Séquanes » ; texte et trad. P. WUILLEUMIER, *Tacite. Annales*, t. I, Paris 1974, p. 174, 175 et 178).

<sup>82</sup> Cette hypothèse a été acceptée par COUGNY, *Γαλλικῶν* [n. 8], p. 8 n. 3 ; voir aussi H. SCHILLER, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, t. I, Gotha 1883, p. 283, n. 1.

<sup>83</sup> Cf. *infra* § 4.

<sup>84</sup> REINACH, *Le premier siège* [n. 13], p. 42-46 ; quant à l'hypothèse de déserteurs, voir SIVAN, *The historian Eusebius* [n. 25], p. 161.

<sup>85</sup> Voir, entre autres, E. DEMOUGEOT, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, I, Paris 1969, p. 500-503 et GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 189-190.



reliant à la lutte entre Probus et Florian<sup>86</sup>. Mazzarino a affirmé à propos du séparatisme gaulois que le seul moment où la Gaule manifesta une volonté d'indépendance fut à l'époque de la sédition de Postume : Eusèbe en serait le seul témoin et le siège serait donc à associer à cette phase<sup>87</sup>. Drinkwater est arrivé à des conclusions similaires ; il s'appuie sur le fait que Tours n'était pas encore pourvue d'une muraille à l'époque du siège, mais que la ville se servait de remparts de fortune. Il a proposé d'identifier l'épisode à un des raids conduits par les Alamans au cours du règne de Valérien et Gallien, entre 253 et 258<sup>88</sup>. Grégoire de Tours et Frédégaire témoignent de ces incursions<sup>89</sup>. Sivan, de son côté, propose de relier le siège à la période chaotique qui précède l'avènement de Postume<sup>90</sup>.

Il est évident que de nombreux éléments poussent à proposer une date récente pour le siège : en premier lieu, le fait que F 2 pourrait se rattacher à F 1 et appartenir, par conséquent, au même livre (le neuvième) que celui-ci ; deuxièmement, le fait qu'Eusèbe pourrait témoigner ici de l'état de danger dans lequel des provinces occidentales se trouvaient à cause de la pression des barbares ; enfin, le renvoi à un soulèvement général de la Gaule renverrait à l'*Imperium Galliarum*.

Néanmoins, comme pour le siège n° 2, Eusèbe se sert ici de verbes à l'imparfait. L'historien semble évoquer un passé lointain et non pas une période récente dont il aurait pu témoigner directement. En outre, la décision des Gaulois de ne plus obéir à Rome n'implique pas automatiquement une conscience nationale récemment acquise et un désir d'indépendance<sup>91</sup> : il est possible que l'incursion germanique se soit vérifiée pendant un soulèvement précédent à l'époque de Postume, sans que ce soulèvement vise à une sécession. Les mouvements du I<sup>er</sup> siècle<sup>92</sup> pourraient bien correspondre à ce cadre-là.

L'histoire d'Eusèbe étant presque entièrement perdue, toute reconstruction reste évidemment à l'état d'hypothèse. Cependant, à vouloir tenter de reconstruire le contenu de F 1 et F 2 (en admettant que les deux fragments appartiennent à un seul et même extrait), il semble, à notre avis, que les sièges n° 2 et 3 consti-

<sup>86</sup> C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. IV, Paris 1920, p. 595, n. 3 et p. 601, n. 2.

<sup>87</sup> S. MAZZARINO, « La rivolta di Vindice e il problema del "separatismo gallico" (a proposito di alcune lezioni inedite di Th. Mommsen) », dans *Atti del colloquio sul tema « La Gallia romana »*, Roma, 10-11 maggio 1971, Roma 1973, p. 37-51 : p. 49-51.

<sup>88</sup> DRINKWATER, *The Gallic Empire* [n. 70], p. 85.

<sup>89</sup> Greg. Tur., *HF* 1, 32 et 34 ; Fred., *Chron.* 2, 40.

<sup>90</sup> SIVAN, *The historian Eusebius* [n. 25], p. 161 : Tours, par conséquent, serait à ajouter à la courte liste des villes équipées de murs à la fin du III<sup>e</sup> s., même s'il est possible que dans son cas les remparts étaient provisoires.

<sup>91</sup> MAZZARINO, *La rivolta di Vindice* [n. 87], p. 49.

<sup>92</sup> C'est-à-dire, l'émeute suscitée par Florus et Sacrovir (21), la révolte de Vindex (68) et la révolte batave (69).

tuent une digression dont la fonction est d'éclaircir les aspects techniques et tactiques du siège n° 1, qui a eu lieu probablement à l'époque de l'avènement de Claude II. De fait, si les attaques rapportées dans F 2 fournissent des renseignements au sujet des flèches utilisées au cours du premier siège, le renvoi par Zosime<sup>93</sup> à une offensive menée avec des machines de guerre pourrait prouver l'identification de l'assaut mené par les Goths à l'attaque à Salonique sous Claude II. Les sièges n° 2 et 3, en revanche, sont liés à la mémoire historique et collective des sources (macédoniennes d'un côté, gauloises de l'autre) utilisées par Eusèbe. Ils appartiennent tous deux à un passé très éloigné et peuvent donc offrir un paradigme à visée explicative d'un événement récent.

#### 4. « Un imitateur tardif d'Hérodote »<sup>94</sup>

Bien que l'œuvre historique d'Eusèbe soit presque totalement perdue, les deux fragments qui restent permettent d'avancer quelques considérations sur sa langue et la structure de cet ouvrage.

Il s'agit, tout d'abord, d'un auteur qui écrit en dialecte ionien. Cela a compliqué énormément le travail du copiste, appelé à comprendre un dialecte dont il avait très probablement une connaissance insuffisante ; à cela il faut ajouter que le même copiste semble transcrire son texte à partir d'un modèle en majuscule : ce qui explique « une accentuation et une ponctuation déficientes, des mauvaises coupures et des séquences incompréhensibles de lettres »<sup>95</sup> que Mynas a cherché en quelque sorte à amender dans sa propre copie<sup>96</sup>.

Il s'agit donc d'une langue artificielle qui cherche à d'imiter Hérodote au plus près et qui tombe par conséquent dans le piège de 'l'hyper-ionisme' et de l'hyper-correctisme. Les atticismes ne manquent pas : il pourrait s'agir de banalisations

<sup>93</sup> Zos. 1, 43, 1 : cf. *supra* n. 53.

<sup>94</sup> Nous empruntons l'expression à GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6].

<sup>95</sup> GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 177. Un examen paléographique avait été déjà mené, avec des résultats similaires, par Wescher lors de sa deuxième édition de F 2. Le savant releva les caractéristiques suivantes : « écriture demi-onciale inclinée de gauche à droite, ponctuation presque nulle, accentuation inégale et rare, esprits ayant la forme angulaire, confusion de certaines lettres par ressemblance de figures, séparation des mots souvent arbitraire, impliquant la transcription directe d'un texte en majuscule faite par un scribe peu instruit » (WESCHER, *Fragment* [n. 10], p. 401-402).

<sup>96</sup> Dain a souligné les « prétentions à la science » de Mynas (A. DAIN, « Les manuscrits juridiques de Minoïde Mynas », dans *Actes du 6<sup>e</sup> Congrès international d'études byzantines. Paris, 27 juillet – 2 août 1948*, Paris 1948, p. 355-358 : p. 357 ; voir également MOORE, *The manuscript tradition* [n. 4], p. 136).

d'ionismes désuets ou, tout simplement, de formes qu'Eusèbe a héritées d'une copie erronée d'Hérodote<sup>97</sup>.

L'adhésion au modèle linguistique hérodotéen se manifeste aussi dans le lexique géographique adopté par Eusèbe. La ville du siège n° 3 est localisée dans la Galatie (**Γαλατίη**) occidentale<sup>98</sup>, tandis que le détachement de Germains envahisseurs est indiqué par la locution **οἱ Κελτοὶ<sup>99</sup> οἱ πέρην Πήνου<sup>100</sup>** (F 2.5). **Γαλατίη** est absent chez Hérodote mais il est intéressant de noter que le même toponyme, avec la même terminaison en **-η**, sera utilisé à l'époque byzantine par un autre admirateur d'Hérodote, Laonicos Chalcondyle, pour évoquer Galata-Pera, un bourg proche de Constantinople<sup>101</sup>.

Pour les Tourangeaux, nous proposons la correction **Τυρσήγων** en lieu de **τυρρηγων** de A (F 2.5). Eusèbe songe en effet certainement à la ville de Tours, mais cela n'autorise ni les corrections **Τούρωνι** (Dindorf) et **Τουρόνων** (Müller, Goukowsky), ni la correction **Τυρρηγῶν** proposée par Reinach en raison d'une analogie « apparente, flatteuse pour une oreille puriste » entre **Τυρρηγοί** et *Turini*<sup>102</sup> : **Τυρρηγῶν** s'avère, à notre avis, une *lectio facilior* pour **Τυρσηγῶν**, seule graphie attestée chez Hérodote<sup>103</sup>.

<sup>97</sup> Sur ces aspects voir BALDWIN, *Eusebius* [n. 50], p. 294 et GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 190-192. Goukowsky a mis en évidence les différents aspects de la langue d'Eusèbe, qui associe l'héritage d'Hérodote, un jargon technique (pour la description des machines de siège), l'idiome commun et le style épique (pour le passage relatif à l'enfant-archer). Un pastiche linguistique similaire, mêlant ionismes et atticismes, se retrouve également dans l'*Inde* d'Arrien : voir P. CHANTRAINE, *Arrien. L'Inde*, Paris 1968<sup>3</sup>, p. 12 et 16-19. Chantraine met en garde contre les corrections trop faciles effectuées par les éditeurs du texte d'Arrien : bien que les atticismes soient parfois le résultat des interventions des copistes, Arrien n'a pas hésité à créer lui-même une langue hybride. Sur la langue d'Arrien et la mode d'imiter Hérodote au II<sup>e</sup> s., voir F. G. ALLISON, « Pseudo-ionism in the second century », *AJPb* 7/2, 1886, p. 203-217 ; A. G. ROOS, « De Arriani Indicae dialecto Ionica », *Mnemosyne* 55/1, 1927, p. 23-43. Zecchini a indiqué en Arrien la cible des attaques de Lucien contre les imitateurs d'Hérodote (ZECCHINI, *Modelli e problemi* [n. 36], p. 11-21). Sur la langue de l'*Inde*, nous renvoyons aussi à C. DOGNINI, *L'Indikè di Arriano. Commento storico*, Alessandria 2000, p. 39-40.

<sup>98</sup> La locution **τῶν ἐν τῇ ἐσπέρῃ κατοικημένων** permet à Eusèbe de distinguer la Gaule de la Galatie orientale.

<sup>99</sup> Chez Hérodote (2, 33, 3 et 4, 49, 3) le mot désigne de façon générique les populations des extrêmes régions occidentales.

<sup>100</sup> Les Celtes assiégés sont donc distingués des « Celtes d'outres-Rhin », étant donné qu'il n'est pas question, ici, d'une guerre intestine entre Gaulois, mais d'un siège tenu par un autre peuple. Reinach a noté ici un héritage de Dion Cassius (39, 49), qui utilise l'ethnique « Galates » pour les habitants de la Gaule et « Celtes » pour les Germains d'outre-Rhin (REINACH, *Le premier siège* [n. 13], p. 40).

<sup>101</sup> E. DARKÓ, *Laonici Chalcondylae Historiarum Demonstrationes*, t. I, Budapest 1922, p. 55, l. 13 ; ID., *Laonici Chalcondylae Historiarum Demonstrationes*, t. II/1, Budapest 1923, p. 61, l. 14.

<sup>102</sup> REINACH, *Le premier siège* [n. 13], p. 38 ; pour *Turini*, voir Amm. Marc. 15, 11, 12.

<sup>103</sup> Cf. Hdt., 1, 57, 1 ; 94, 2 ; 94, 5 ; 94, 7 ; 163, 1 ; 166-167 ; 6, 22, 2.

Eusèbe plie donc à ses propres exigences le patrimoine linguistique dont il dispose : les Goths deviennent les Scythes (F 1)<sup>104</sup> ; les Germains les Celtes d'outre-Rhin, les Tourangeaux les Tyrrhéniens (F 2).

Il est important de souligner qu'Hérodote n'est pas le seul modèle d'Eusèbe. Nous nous sommes déjà arrêtés sur ἤλακάται, qui prouverait une imitation d'Homère<sup>105</sup>. Κεραΐαι ἐπικεκλιμένοι (F 2.2), au contraire, se révèle très probablement une imitation de Thucydide. Les éditeurs ont proposé plusieurs amendements pour la leçon du manuscrit ἐπεκεκλημένους, dont aucun ne se révèle satisfaisant. Le participe ἐπεμβεβλημένος suggéré par Goukowsky évoque l'idée d'un greffage : les antennes, autrement dit, étaient implantées dans la partie basse du dispositif incendiaire (ἐνερθεν ἐκ τοῦ πυθμένος) à la manière d'un arbre greffé<sup>106</sup>. Il est tout à fait plausible que la flèche se présentait ainsi, avec des branches qui se projetaient à partir de la base ; néanmoins, nous supposons qu'Eusèbe, peu enclin à s'écarter de ses modèles, se soit servi ici d'un syntagme issu de ses lectures. Baldwin a signalé à juste titre que Thucydide utilise κέραια avec le participe parfait d' ἐπικλίνω<sup>107</sup> : il est donc assez probable que la leçon était à l'origine ἐπικεκλιμένους.

Le substantif ἀκίς (F 2.3) indique d'une façon générique « a pointed object » ou, comme dans le cas présent, « a barb of an arrow »<sup>108</sup> : il pourrait manifester un héritage de Plutarque. C'est l'avis de Baldwin qui renvoie à un passage de la *Vie de Démétrios*<sup>109</sup>. Ἄκίς n'est effectivement pas utilisé par Hérodote, mais il se trouve que le mot ἄρδις (Hdt. 4, 81) est glosé par ἀκίς βέλους<sup>110</sup> : Eusèbe connaît donc la tradition scoliastique d'Hérodote.

Le catalogue d'Évagre mentionne, après l'historien Eusèbe, Arrien et Asinius Quadratus. On sait que ces deux auteurs relancent l'archaïsme hérodotéen<sup>111</sup> à l'époque impériale. Le regroupement de ces intellectuels pourrait-il s'expliquer

<sup>104</sup> À propos de l'association entre Scythes et Goths, voir *supra* n. 71.

<sup>105</sup> Voir *supra* § 3.

<sup>106</sup> GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 182 n. 124.

<sup>107</sup> Thuc. 2, 76, 4 ; cf. BALDWIN, *Eusebius* [n. 50], p. 295.

<sup>108</sup> Cf. *LSJ*, s. v. ; il s'agit en effet d'une pointe qui sort de l'ensemble des antennes constituant la flèche.

<sup>109</sup> BALDWIN, *Eusebius* [n. 50], p. 295, n. 16 ; Plu., *Demetr.* 20, 2.

<sup>110</sup> Ἄρδιον ἀκίδα βέλους καὶ τὰ ἐκ χειρὸς ὄπλα (*Lex. Herodot.* Δ 81 Stein).

<sup>111</sup> Une tendance qui fait pendant, entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s., aux atticistes imitateurs de Thucydide : voir MANNI, *Asinio Quadrato* [n. 35] p. 197-198 et 200-201 ; ZECCHINI *Modelli e problemi* [n. 36], p. 30. Sur la langue d'Arrien, voir *supra* n. 97. Pour Asinius Quadratus, voir *Su(i)d.* K 1905 Adler, où il est précisé que l'auteur écrit en ionien. L'imitation des modèles canoniques (c'est-à-dire, Hérodote et Thucydide) à partir du III<sup>e</sup> s. a été mise en évidence par ZECCHINI, *Asinio* [n. 31], p. 2999-3021 et B. CROKE, « Late antique historiography », 250-650 CE, dans J. MARINCOLA (éd.), *A companion to Greek and Roman historiography*, t. II, Oxford 2007, p. 567-581 : p. 567-571.

par une commune utilisation du ionien<sup>112</sup> ? Mais même dans ce cas l'identification de l'auteur de nos fragments à l'historien du catalogue demeurerait incertaine.

Pour conclure, l'imitation d'Hérodote pourrait se manifester aussi dans la structure de l'ouvrage d'Eusèbe, qui se compose certainement de plusieurs livres : Giovanni de' Matociis parle au pluriel de *libri* composés par l'historien Eusèbe de Nantes, tandis que le titre de F 1 précise que celui-ci est tiré du neuvième livre de notre historien. L'œuvre – on l'a déjà dit – était composée donc d'au moins neuf livres. Pour Müller, l'imitation d'Hérodote impliquait forcément que le neuvième livre d'Eusèbe fût le dernier<sup>113</sup>, mais rien, à vrai dire, ne nous permet d'affirmer qu'Eusèbe écrivit neuf *Muses*, à la manière d'Hérodote.

Université de Nantes

PASQUA DE CICCO  
pasqua.de-cicco@univ-nantes.fr

<sup>112</sup> Ou, en revanche, par le fait qu'Évagre connaissait Arrien et Asinius Quadratus par le biais d'Eusèbe ? Le catalogue échappe, de temps en temps, à un ordre chronologique rigoureux : cela se vérifie, précisément, quand il s'agit de mettre en avant un historien dont la lecture permet de connaître le contenu des récits les plus anciens. C'est le cas par exemple de la progression Charax – Ephore – Théopompe, qui ouvre le catalogue : voir à ce propos P. ALLEN, *Evagrius Scholasticus. The Church historian*, Louvain 1981, p. 239 ; F. CARCIONE, *Evagrio di Epifania. Storia ecclesiastica*, Roma 1998, p. 293, n. 69 ; GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 172 n. 3).

<sup>113</sup> FHG V, p. 21 [*ad titul.*] ; voir, sur le même sujet, ZECCHINI, *Qualche ulteriore riflessione* [n. 19], p. 337. Céphalion, imitateur d'Hérodote, avait certainement écrit – d'après Phot., *Bibl. cod.* 68, 34a et *Su(i)d. K* 1449 Adler – un ouvrage historique en neuf livres, mais ce texte ne peut pas être comparé à celui d'Eusèbe, car il s'agissait plutôt d'une *Histoire variée* du type de l'*Histoire de toute sorte* de Favorinos d'Arles (sur ce genre, voir ZECCHINI, *Modelli e problemi* [n. 36], p. 335-337 et AMATO, *Favorinos* [n. 42], p. 260, n. 661).

## TESTIMONIA

T 1<sup>114</sup>

Evagr., HE 5, 24

καὶ Εὐσέβιος δὲ ἀπὸ Ὀκταβιανοῦ καὶ Τραιανοῦ καὶ Μάρκου λαβὼν ἕως τῆς τελευτῆς Κάρου κατήντησεν.

« Et Eusèbe, partant d'Octavien, de Trajan et de Marc-Aurèle, est parvenu jusqu'à la mort de Carus. »

T 2<sup>115</sup>

Giovanni de' Matociis (Mansionario), *Liste des écrits d'Ausone de Bordeaux*  
*Vat. lat. Cbig. I. VII. 259, f. 116<sup>v</sup>*

Item ad eundem de imperatoribus res novas molitis a Decio usque ad Dioclecianum uersu iambico trimetro iuxta libros Eusebii Nannetici ystorici.

« Au même, sur les empereurs qui ont provoqué des bouleversements, de Decius à Dioclétien, en trimètres iambiques, d'après les livres de l'historien Eusèbe de Nantes. »

T 3<sup>116</sup>

Aus., Par. 16, 5-12

... procul et de manibus imis / arcessenda esset uox proauī Eusebii. / Qui quoniam functo iam pridem conditus aeuo / transcripsit partes in mea uerba suas, / accipe funereas, neptis defleta, querellas, / coniunx Arborii commemoranda mei, / cui parua ingentis luctus solacia linquens / destituis natos, quo magis exrucias.

« ... il faudrait du fond de l'Erèbe / qu'on rappelle la voix du bisaïeul Eusèbe. / Puisque ses jours achevés, voici longtemps qu'il repose, / il me laisse le soin de dire ici la chose : / accepte de mon deuil, nièce trop pleurée, les soupirs : / épouse d'Arborius, tu veux mon souvenir. / D'une si grande affliction consolation trop légère, / tu laissas des enfants, dont s'accrut ton tourment »

<sup>114</sup> Texte J. BIDEZ – L. PARMENTIER [éds.], *The ecclesiastical history of Evagrius*, London 1898, p. 219. Trad. GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 173.

<sup>115</sup> Texte et trad. COMBEAUD, *Decimi Magni Ansonii* [n. 22], p. 620-621.

<sup>116</sup> Texte et trad. COMBEAUD, *Decimi Magni Ansonii* [n. 22], p. 144-145.

## FRAGMENTA

F 1<sup>117</sup>

ἐκ τῶν Εὐσεβίου βιβλίου θ'  
Πολιορκία Θεσσαλονίκης ὑπὸ Σκυθῶν

Οἱ δὲ Θεσσαλονικέες οὔτε ἐν τῷ τοιούτῳ ἀδρανέες τινές εὐρέθησαν, ἀλλὰ τοῖσι ἐτοίμοισι εὐρισκομένοισι ὀπλισάμενοι, συστάντες τοὺς τε βιωμένους ἐσθίειν ἀπειρίζαν, καὶ ἐν τῇ ταραχῇ αὐτῇ τῶν βαρβάρων τινὰς συναρπάζουσι· τὸ δὲ πολλοῖς τῶν ἀπὸ τῆς πόλεως ἔξω ἡμένοις πρόφασιν τῆς ἀνακομιδῆς παρεχόμενοι. <Οἱ> γὰρ δὴ βάρβαροι, ὑπὲρ τοῦ κομίσασθαι τοὺς σφετέρους, πολλοὺς τῶν εἶχον λαβόντες ἀπέδωσαν. Οὐκὼ τε ἦσαν φθάντες οἱ βάρβαροι, ὥστε τῇ σφετέρῃ στρατιῇ πᾶσαν τὴν πόλιν περιστοιχίσασθαι, καὶ οἱ ἀνά τὴν πόλιν οὐδὲν ὑπὸ τοῦ ἀπροσδοκίτου ἀμβλυνθέντες οὐδὲ [---]

Extrait du Livre IX d'Eusèbe  
Siège de Thessalonique par les Scythes

« Même dans une telle circonstance, les habitants de Thessalonique ne se révélerent pas des gens inefficaces. Mais, s'étant équipés avec ce qu'ils trouvaient à leur disposition, ils firent face, repoussèrent ceux qui s'efforçaient de se précipiter à l'intérieur, et, dans la mêlée même, les voilà qui s'emparent d'un certain nombre de Barbares, fournissant à un grand nombre d'habitants de la ville, installés à l'extérieur, une occasion d'être récupérés. Car, pour recouvrer les leurs, les Barbares rendirent beaucoup de ceux qu'ils détenaient après les avoir capturés. Les Barbares n'avaient pas encore eu le temps d'arriver sur les lieux, de manière à envelopper toute la cité avec leur propre armée, que les gens de la ville, sans laisser leur ardeur s'éteindre sous l'effet de la surprise, et sans... »

F 2<sup>118</sup>

(1.) [---] τὴν ὄψιν αὐτὴν τοῦ πολέμου, οὔτε τῶν ἀντιπολεμίων

<sup>117</sup> Texte et trad. GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 177-178, 180-181.

<sup>118</sup> Texte et trad. (retouchés) GOUKOWSKY, *Un imitateur tardif* [n. 6], p. 178-183.

ἀπορρηθῆναι, καὶ ἐς τὰ ἀρήϊα, τοῖς ἐν τοῖς παιδήϊοις ἀθύρμασιν ἠρίστευε, ἐωϋτῶ παρεούσης εὐστοχίης, καὶ τοξεύσαντα οὐκ ἄμαρτεῖν, κατὰ δὲ κτεῖναι ἄνδρα πολέμιον, καὶ ἐπὶ τῷ ἔργῳ τούτῳ μεγαλοφρονεόμενον προσθεῖναι καὶ δεύτερον· τῷ γὰρ βεβλημένῳ τῶν πολεμίων τινὸς παραστάντος καὶ τὸ βέλος ἐξειρυμένου, τοξεῦσαι αὐτίς καὶ τυχόντα ἐπὶ τῷ προτέρῳ καὶ τοῦτον κατακτεῖναι· τοῦτο ἰδομένους τοῦ παιδὸς τὸ ἔργον, τοὺς μὲν πολεμίους θώματι ἐνέχεσθαι μυρίῳ, τοὺς δὲ πολιήτας, καὶ ἐπὶ μέζον αὐτοῦ τῇ προθυμίῃ προερχομένου, ἐπισχεῖν καὶ ἀναρπάσαι μιν, φόβῳ σχομένους μὴ τινι ἄρα παλινκώτῳ ἐπὶ παραδόξοις οὕτως ἐκ φθόνου δαίμονος ἐγκυρήσει. Καὶ ταῦτα μὲν δὴ οὕτως ἐγίνετο. (2.) πρὸς δὲ τὰ ἐπιφερόμενα ἐκ τῶν μηχανημάτων καὶ πολλὰ ἀντιτεχνησαμένων τῶν ἀπὸ τοῦ τείχεος, τὰ μάλιστα λόγου ἄξια καὶ ἀπηγήσιος ἐπυθόμην γενέσθαι τούτοις, ταῦτα σημανέω. τῇ μὲν ὦν ἀπὸ τῶν πυρφόρων βελέων ἐλπιζομένη ὠφελίη κατὰ πάντων ὁμοίως τῶν μηχανημάτων ἐχρέοντο. τὰ δὲ πυρφόρα ταῦτα βέλεα ἦν τοιάδε· ἀντὶ τῆς ἄρδιος τῆς πρὸς τῷ ἄκρῳ τοῦ οἴστοῦ εἶχε ταῦτα τάπερ δὴ μεμηχάνητο ὥστε τὸ πῦρ αὐτὸ ἐπιφέρειν· ταῦτα δὲ ἦν σιδηρέα, ἔχοντα ἔνερθεν ἐκ τοῦ πυθμένου κεραίας ἐπικεκλιμένας· αἱ δὲ κεραῖαι χωρὶς ἐπ' ἐωϋτέων ἐλαυνόμεναι ἔπειτα καμπτόμεναι κατὰ κορυφήν πρὸς ἀλλήλας ξυνήγοντο· συναφθεισέων δὲ τούτων ἐς ἄκρον ἀκίς ἰθείη καὶ ὀξυτάτη ἀπὸ πασέων ἐξήϊε· τῆς δὲ δὴ μεμηχανημένης οὕτως ἔργον ἦν, κατ' ὅτεω ἂν ἐνεχθείη, προσπερονημένην μιν ἐνεστάναι· (3.) ταύτης μὲν τῆς ἀκίδος ἔργον ἦν τοῦτο. τὸ δὲ ἐπὶ τῷ πυρὶ σπουδαζόμενον ὧδε ἐνηργέετο· καμπτόμεναι αἱ κεραῖαι κόλπον κοῖλον, κατὰ τὸν διεστέωσαι ἦσαν ἀπ' ἀλληλέων, ἐποίηον, οἶον δὴ καὶ <αἱ> τῶν ὀθόνας νεουσέων γυναικῶν ἡλακᾶται, περὶ ἃς δὴ στρέφεται τὸ εἶριον ἔξωθεν περιβαλλόμενον, ἀπ' ὧν δὴ τὸν στήμονα κατάγουσι· μεταξὺ τούτου τοῦ κόλπου εἶσω στυππίον ἢ καὶ ξύλα λεπτά, θείου αὐτοῖσι προσπλασσομένου ἢ καὶ τῷ Μηδείῳ ἐλαίῳ καλεομένῳ αὐτὰ χρίσαντες, ἐνετίθεσαν. τοῦ δ' ὦν ἀτράκτου τοξευομένου ἦτοι ὑπὸ μηχανῆς ἢ καὶ τοξοτέων, τὰ ἐνεχόμενα ὑπὸ τῆς ῥύμης ἐξήπτετο καὶ ἀφθέντα φλόγα ἐποίηε. (4.) τοιούτοις μὲν δὴ κατ' ἀπάντων τῶν μηχανημάτων ἐχρέοντο, καὶ ἀπὸ τούτων πολλῶν ἅμα ἐκπεμπομένων ὠφελίη τις ἐγένετο· ἀπὸ γε ὀλίγων ἢ σμικρῆ ἢ οὐκ ὦν δὴ τις τοσαύτη προσήει· ἢ γὰρ ὑπὸ τῶν βυρσέων εἴργοντο, ἢ καὶ ὑπὸ σβεστηρίων πολλῶν μηχανημάτων. (5.) τότε {δὲ} παρά δε Μακεδόνων αὐτῶν οὐκ ἦκουσα, ἐν δ' ἐτέρῃ πολιορκίῃ ἔμαθον ἀντιτεχνηθῆναι πρὸς τὰ πυρφόρα ταῦτα βέλεα, Κελτῶν προσκατημένων πόλει Τυρσηνῶν καλεομένη. ἔστιν δὲ αὕτη χώρας τῆς Γαλατίας τῶν ἐν τῇ ἐσπέρῃ κατοικημένων, ἔθνος τοῦ Λουγδουνησίου. χρόνος δέ, κατ' <ὄλ>ον ἔτος προσεκα-



τέατο τῆ πολιορκίῃ, ἦν ἐν τῷ δὴ Γαλατίῃ πᾶσα καὶ τὰ ταύτη προσεχέα ἔθνεα ἀρχῆ τῆ Ῥωμαίων οὐ πιθέσκετο, ἀλλ' ἀπεστήκεε <ἦ> τοῖσι ἐπανεστηκόσι συνεφρόνεε. τότε γάρ τῶν Κελτῶν τῶν πέρην Ρήνου ἐπιστρατευσαμένων, μοίρη ἀπὸ τούτων ἀποσχισθεῖσα καὶ προσκατημένη τῆ πόλει τῆ λελεγμένη, καταφλεκθεισέων σφι πολλέων <μηχανέων τοιάδε> μηχανήσασθαι· ἐξόπισθεν τῶν μηχανέων ἔλυτρα ὀρούξαντες πλέα ὕδατος ταῦτα ἐποίηον· ἔπειτα μολυβδίνους στεγανούς ἀγωγούς τοὺς ὑποδεξομένους καὶ πα[---]

« (1.) ... le spectacle même du combat ni celui des ennemis n'avaient été interdits, et comme il disposait de l'adresse pour les exercices d'Arès, à l'occasion desquels il remportait le prix dans les jeux des enfants, et qu'il ne manquait pas le but quand il avait tiré, il tua un ennemi et, rempli d'orgueil par cet exploit guerrier, il en ajouta encore un second ! Comme en effet quelqu'un avait pris place aux côtés de celui qui avait été frappé, et cherchait à arracher le trait, il tira encore une flèche et tua celui-là aussi en plus du premier. Quand ils virent l'exploit du garçon, les ennemis furent saisis d'un émerveillement infini ; quant aux citoyens, comme le zèle du garçon ne faisait que croître, ils réfrénèrent son ardeur et se saisirent de sa personne, pris de crainte à la pensée que la jalousie de la Divinité, après des actions à ce point extraordinaires, ne lui fît rencontrer peut-être quelque marque de son ressentiment. Et voilà comme ces choses-là se passaient. (2.) Comme d'autre part, pour parer aux projectiles qui les menaçaient, lancés par les machines, les défenseurs des remparts avaient inventé quantité de contremesures, je vais expliquer celles qui, d'après mes informations, méritent le plus qu'on en parle et qu'on les raconte. Contre toutes les machines pareillement, ils avaient recours à l'aide que l'on peut attendre des projectiles incendiaires. À la place de la pointe qui se trouve au sommet de la flèche, ces projectiles avaient ce qui précisément avait été fabriqué de manière à porter le feu lui-même contre l'ennemi. Il s'agissait-là d'instruments de fer, comportant à la base, en partant du fond, des antennes greffées. Ces antennes, qui se prolongeaient séparément et indépendamment, puis s'incurvaient vers le sommet, se resserraient en se rapprochant les unes des autres. Quand elles s'étaient réunies à l'extrémité, une pointe droite et très acérée sortait de tout cet ensemble. Le rôle de celle-ci, fabriquée de cette sorte, c'était qu'elle demeurât épinglée à tout ce contre quoi elle pouvait porter. (3) Voilà donc quel était le rôle de cette pointe. Voilà d'autre part comment avait été réalisé ce que l'on attendait du feu. En s'incurvant, les antennes formaient un ventricule creux, à l'endroit où elles étaient distantes les unes des autres, exactement comme les quenouilles des femmes qui filent (de quoi faire) des étoffes de lin, quenouilles autour desquelles s'enroule la laine brute dont on les enveloppe de l'extérieur, et dont elles font descendre le fil. Entre les branches de ce ventricule, et à l'intérieur, ils avaient placé de la filasse de lin ou encore du petit bois, sur lequel on appliquait du soufre, à moins qu'il n'eussent enduit (ces

combustibles) avec ce que l'on appelle l'huile de Médie. Le projectile étant donc tiré soit par une machine, soit par des archers, le contenu s'enflammait sous l'effet du mouvement résultant de l'impulsion et, quand il s'était enflammé, il produisait une flamme. (4) Ils se servaient de projectiles de ce genre contre toutes les machines, et, comme on en lançait beaucoup à la fois, l'aide qu'ils apportaient était réelle. D'un petit nombre d'entre eux, toutefois, on ne retirait qu'un faible secours, ou aucun secours de cette importance. Car ou bien ils étaient empêchés (de fonctionner) par les peaux, ou bien à l'aide de nombreux engins servant à éteindre le feu. (5) Cela, je ne l'ai pas entendu rapporter par les Macédoniens, eux-mêmes, mais j'ai appris que dans un autre siège on avait fabriqué ces machines pour se prémunir contre les projectiles incendiaires, quand les Celtes investissaient une ville dite des Tyrhéniens. Cette ville fait partie de la Gaule (celle des Gaulois établis en Occident), précisément de la province de Lyonnaise. L'époque, au cours de laquelle ils se consacrèrent une année (entière) au siège, c'était celle où la Gaule entière et les provinces voisines n'obéissaient plus à l'empire romain, mais étaient en révolte ou partageaient les sentiments des révoltés. À cette époque-là, les Celtes d'outre-Rhin ayant lancé une expédition, une de leurs divisions, qui s'était détachée d'eux et assiégeait la ville dont on a parlé, comme beaucoup de leurs machines étaient incendiées, inventa ce qui suit. Après avoir creusé en arrière de leurs machines des réservoirs, ils les remplissaient d'eau ; ensuite, (ils fabriquent) des conduites couvertes en plomb pour recevoir et acheminer l'eau... »